

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes du Pays**

Jacqueline Mirande

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Contes et légendes du Pays d'Oc



Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS D'OC

Par
Jacqueline Mirande

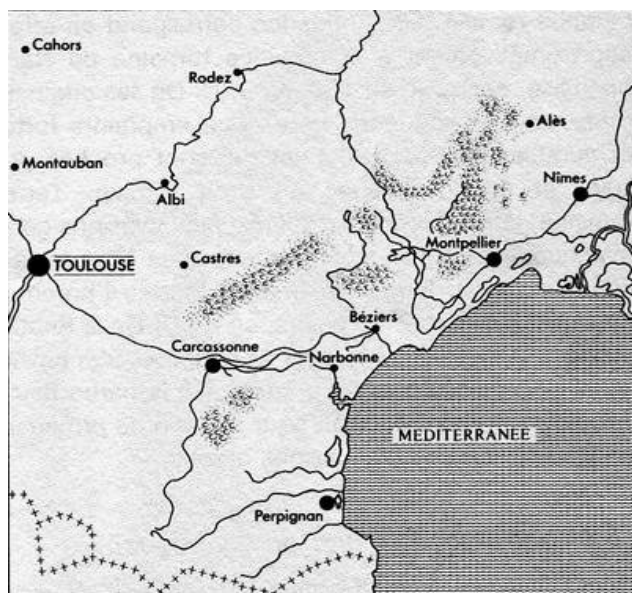
Illustrés par
Christine Vinet-Loussot

Éditions : NATHAN

*Le
dossier illustré
a été établi
par
Chantal Georgel
conservateur au Musée d'Orsay.*

DOSSIER

LE LANGUEDOC, UN PEU D'HISTOIRE



Qu'est-ce que le Languedoc ?

Le Languedoc, dont la capitale est Toulouse, comprend aujourd'hui les départements de la Garonne, de l'Aude, du Tarn, de l'Hérault, du Gard, de l'Ardèche, de la Lozère et de la Haute-Loire. Il correspond à une province de l'ancienne France, qui comprenait elle-même le Bas-Languedoc, le long de la côte méditerranéenne, avec Nîmes, Montpellier, Béziers et Narbonne, la région de Toulouse, et une partie du Massif central (Gévaudan, Vivarais, Velay).

Le Languedoc fut d'abord une province romaine

L'histoire du Languedoc est d'abord liée à celle de l'Empire romain. Le Languedoc correspond en effet approximativement à la province

romaine de Narbonnaise, conquise en 120 av. J.-C. De ses origines romaines, le Languedoc garda une empreinte forte et durable : ses parlers d'oc, qui sont proches du latin, et surtout l'usage du droit romain. Terre romaine, le Languedoc fut soumis aux invasions germaniques et tomba définitivement sous la domination franque au temps de Charles Martel, l'homme qui arrêta les Arabes à Poitiers, en 732 ! De la Septimanie – c'est ainsi que le Languedoc s'appelait alors – Charlemagne, « l'empereur à la barbe fleurie », fit la Gothie, qui avait pour mission de protéger l'Aquitaine contre les invasions arabes.

Le Moyen Âge, âge d'or du Languedoc

Le fait essentiel de l'histoire du Languedoc durant le Moyen Âge est l'hégémonie du comté de Toulouse : c'est alors, sous la direction des comtes Raymond, qu'il devient un des plus brillants foyers de la civilisation occidentale. On y construit de magnifiques églises romanes et les troubadours y développent une poésie en langue d'oc, dont la renommée est immense.



Simon de Montfort (1150-1218).

Cette prospérité, liée aussi au développement du commerce, ne pouvait manquer de faire des jaloux, surtout au royaume de France ! Le roi de France, qui régnait sur un peuple beaucoup moins civilisé et sur des terres moins riches que celle du Languedoc, s'inquiétait fort de la puissance prise par son vassal, le comte de Toulouse ; aussi, la croisade contre les Albigeois (des hérétiques révoltés contre les catholiques) fut-elle le prétexte dont se saisirent les barons du Nord pour dévaster le Languedoc. Celui-ci ne s'en remit jamais : rattaché à la France en 1271, il fut pillé pendant la guerre de Cent Ans, puis déchiré par les guerres de Religion.



Massacre des Albigeois (1209-1218).

En 1685, la révocation de l'édit de Nantes, qui déclarait la guerre aux protestants, ranima les querelles religieuses et provoqua l'insurrection des Camisards, protestants des Cévennes ainsi nommés parce qu'ils portaient une chemise (*camiso* en patois) par-dessus leurs habits.

L'histoire du Languedoc se confond ensuite avec l'histoire de France, mais, de temps à autre, on voit resurgir des sentiments régionalistes et le souci d'affirmer l'identité propre du Languedoc.



Rufus dans les Camisards (film de René Allio, 1972).

LES GRANDS HOMMES DU LANGUEDOC

Le savant Cujas (1522-1590)

Jacques Cujas naquit à Toulouse en 1522. Son père n'étant qu'un pauvre ouvrier, l'enfant, avide d'instruction, entreprit d'apprendre seul le latin et le grec. Il voulait être juriste – Toulouse possédait alors une grande école de droit – et il le devint. Il est l'auteur de savants ouvrages et fut un grand professeur. Au XIX^e siècle, la ville de Toulouse, fière de lui, lui éleva une statue.

Un grand navigateur, La Pérouse !

C'est aussi dans le Languedoc, à Albi, qu'est né en 1741 un des plus grands navigateurs : La Pérouse. Tout jeune, il fut pris du désir d'être marin ; il entra alors à l'école de marine, puis dans la Marine royale. Louis XVI, ayant appris son courage et son habileté, le chargea de faire un grand voyage autour du monde pour chercher des terres ou de nouvelles routes pour les navigateurs. Il partit. Pendant trois ans, il parcourut les mers, envoyant des messages réguliers ; puis, en 1788, le silence se fit, définitivement. En 1828, un autre grand navigateur, Dumont d'Urville, découvrit dans une île de l'Océanie les débris de son navire.



Un grand ingénieur, Riquet

Riquet naquit à Béziers en 1604. L'idée qui le préoccupa toute sa vie fut celle de percer un canal entre l'Océan et la Méditerranée. Il alla proposer ses services à Colbert et, avec son aide, commença l'entreprise qui, surtout à cette époque, était gigantesque, car il fallait percer des montagnes et fermer des vallées. Ce rude travail fut achevé en 1680, six mois après la mort de Riquet : c'est le canal du Midi.



L'ingénieur Riquet expose son projet de canal du Languedoc aux commissaires du roi.

LE LANGUEDOC, LE PAYS OÙ ON DIT« OC » POUR DIRE « OUI » !



Inscription du mouvement occitan sur un mur de Narbonne.

Langue d'oc et langue d'oïl

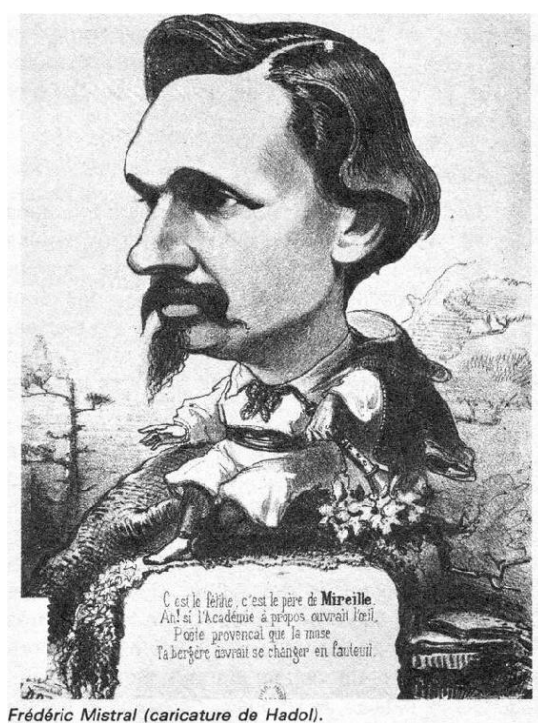
La France d'autrefois comptait essentiellement deux langues : la langue d'oïl et la langue d'oc, parlée au sud de la Loire.

Sous l'Ancien Régime, la langue d'oc connut des moments de gloire. Elle eut ses lettres de noblesse, avec les troubadours au Moyen Âge, puis avec le célèbre Goudouli, au XVII^e siècle. Goudouli, contemporain des grands écrivains qui illustrèrent le règne de Louis XIV (La Fontaine, Molière, Racine...), donna une telle vogue au parler toulousain et sut inspirer aux Languedociens un tel enthousiasme pour leur langue, que ses poésies se lisent et se chantent encore aujourd'hui. Il sut tout aussi bien chanter la louange du roi qu'égayer un repas par un conte badin. Aussi connut-il un grand succès et fut-il souvent imité. Goudouli rendit vie à une langue qui ne cessait de décliner, parce que combattue depuis longtemps par la langue d'oïl, langue officielle du royaume de France.



L'abbé Grégoire, député de la Convention pendant la Révolution.

Très tôt, le roi de France eut en effet à cœur d'imposer sa langue, à la fois contre le latin (l'ordonnance de Villers-Cotterêts de 1539 rendit obligatoire l'usage du français dans les actes d'état civil), et contre les parlers régionaux. Cela dans un souci de puissance – comment obéir au roi de France si l'on ne comprend pas sa langue ? – et d'unité nationale : un seul pays, une seule nation, ne peut et ne doit avoir qu'une seule langue. Ainsi pensaient aussi les hommes de la Révolution, qui poursuivirent l'œuvre de destruction des parlers régionaux entamée par la monarchie. En 1792, l'abbé Grégoire fut chargé de mener une enquête sur les « patois », d'où il ressortit qu'ils devaient être interdits. Funeste date pour l'Occitanie et la langue d'oc ! Mais, en réaction contre cette politique d'uniformisation, se développa, au XIX^e siècle, le régionalisme. Celui-ci revendiquait l'identité du Languedoc, une identité qui devait pouvoir s'exprimer d'abord par l'usage de la langue d'oc. Mistral fut l'artisan et le chantre de ce renouveau, en écrivant *Mireille* (*Mireo*) en langue d'oc, et en créant le Félibrige, association chargée de défendre la langue d'oc.



Qu'en est-il aujourd'hui ?

Aujourd'hui, alors que, pour la première fois dans l'histoire, les langues régionales ne sont plus parlées par les enfants, un mouvement de revalorisation de l'occitan se fait jour. Déjà, des écoles maternelles bilingues ont été ouvertes. Parviendront-elles à faire en sorte que revive et ne meure jamais cette langue qui fit autrefois la gloire du pays d'oc ?

LE LANGUEDOCIEN

Chacune des langues parlées en France métropolitaine – l'occitan, le basque, le catalan, le corse, l'alsacien, le flamand, le breton, le français – développe des dialectes et des patois. C'est ainsi que l'occitan ou langue d'oc, parlée sur un territoire très étendu, n'a jamais été uniforme. Elle s'est, dès l'origine, divisée en un certain nombre de dialectes : l'agenais, le catalan, le limousin, l'auvergnat, le provençal,

le béarnais, le poitevin, le saintongeais, le périgourdin... et le languedocien, parlé dans la région de Toulouse, dans le Haut et Bas-Languedoc, dans les Cévennes, dans le comté de Foix, en Rouergue, Quercy, Lot et Aveyron. Il fit très tôt l'objet d'études savantes, dont la plus importante est celle de l'abbé de Sauvages qui, en 1753, publia un dictionnaire languedocien-français, plusieurs fois réédité depuis.

Un instituteur-folkloriste en Languedoc au début du siècle, ou une enquête exemplaire : l'enquête de Perbosc

Au tout début de notre siècle, la petite commune de Lomagne, en Tarn-et-Garonne, fut le lieu d'une expérience étonnante, grâce à son instituteur, Perbosc, qui n'était pas, il faut le dire, un instituteur tout à fait comme les autres. Poète, écrivain, engagé lui-même dans une réforme de l'écriture occitane, Perbosc est passionné de folklore local et régional. Aussi fonde-t-il, dès son arrivée à Lomagne, une société scolaire d'un type nouveau : la *Société traditionniste de Comberouger*. Nous sommes le 2 janvier 1900. La présidente en est Marie Tournié, et elle a treize ans ! Le but de la société est simple : il s'agit pour les enfants, dirigés par leur instituteur, de « recueillir dans la commune tout ce qui se rapporte à l'histoire et particulièrement au folklore », ainsi que le disent les statuts de la société, conservés à la bibliothèque municipale de Toulouse.

La classe de Perbosc au début du siècle.



Baritié : fripon.

Brundilhos : fagot.

Enclâouzi : charmer, ensorceler, user de magie (exemple : « Es ënclâouzi » : on a jeté sur lui un charme !).

Escloupe : petit sabot.

Escorfi : sec, maigre, décharné.

Espâima : effaré, épouvanté.

Garigo : friche, lande.

Oc : oui, assurément.

Pié, piech, piê, pioch, ou pio : montagne, colline, monticule. C'est de là que viennent les noms propres Puy de Dôme, Le Puy.

Rec : ruisseau.

Simplardariès : niaiseries, badineries.

(extraits du dictionnaire languedocien-français de l'abbé de Sauvages).

L'enthousiasme des enfants est grand, aussi grand que celui de leur instituteur. Aussi, pendant huit ans, parcourent-ils le village en tous sens, entrant dans les fermes, questionnant sans relâche parents et grands-parents... Ils notent, notent inlassablement, et transcrivent une centaine de contes, des légendes, des dictons, quelque trois cents proverbes, des poésies, des chants. Ils sont bientôt imités par les élèves des communes voisines, dont les instituteurs ont reçu de Perbosc les consignes suivantes :

« Voici ce qu'il faut faire (...). Vous demandez à vos élèves de vous porter des proverbes, qu'ils écriront en patois, comme ils voudront. Vous les classez par ordre alphabétique, après avoir joint la traduction. Acceptez seulement les proverbes de la commune. Pour ceux qui viennent d'ailleurs indiquez leur origine... »

De tout le matériel ethnographique ainsi accumulé, que nous reste-t-il aujourd'hui ? Certains contes ont été traduits et publiés par Perbosc. Les mimologies (représentations d'un geste ou d'un fait par un son) ont paru de 1904 à 1908 dans « *La Tradition* » et la « *Revue du traditionnisme* », deux revues parisiennes d'ethnographie. Surtout, il nous reste des centaines de proverbes et une merveilleuse leçon : ce qu'un instituteur a pu réaliser avec des élèves âgés de huit à treize ans, en sachant leur transmettre sa passion. Mais au fait, aujourd'hui où la civilisation rurale dans son ensemble tend à disparaître, au moment où renaît, en contrepoint, le régionalisme et où l'on œuvre, un peu partout en Languedoc, pour la défense de la langue d'oc, une

enquête ethnographique du type de celle conduite par Perbosc ne serait-elle pas encore à réaliser, et encore réalisable ?

Exemples de proverbes recueillis par Perbosc et ses élèves :

Qui tôt o vol tôt ô perd.

Qui veut tout perd tout.

Qui tard se lèva, tôt lo jorn i es cort.

Pour qui se lève tard, la journée est courte.

Qui trop luneja pauc saqueja.

Celui qui est trop dans la lune remplit peu de sacs.

L'ivèrn es pas passat que luna d'abrial n'age treslucat.

L'hiver n'est pas fini si la lune d'avril ne s'est pas remplie.

Joen e sens pôs pas anar ensemble.

Jeunesse et bon sens ne peuvent aller ensemble.

(Extraits de « *Proverbes et dictons du pays d'oc* », réunis et présentés par Josiane Bru et Daniel Fabre, Marseille, éditions Rivages, 1982.)



La fête du Pré de la Fadaise,
à Bourg-Saint-Bernard dans les années 50.
La bonne humeur est au rendez-vous !

QUELQUES FÊTES EN LANGUEDOC

La Sortie du poulain, à Pézenas (Hérault)

Le « poulain » de Pézenas sort à l'occasion de toutes les fêtes organisées par la ville, mais son jour de gloire est le mardi gras ! Ce jour-là, neuf hommes se dissimulent dans la carcasse gigantesque du poulain, recouverte d'une housse bleue parsemée de fleurs de lys... et la fête commence. Le poulain porte sur son dos deux personnages de carton-pâte : une femme et un homme en costumes du XVII^e siècle, nommés Estienouet et Estienetto. Il traverse la ville en liesse, danse, quête à la terrasse des cafés, avale tout sur son passage... et tout autour de lui, la joie et le rire éclatent : Pézenas est en fête.

La fête du Pré de la Fadaise, à Bourg-Saint-Bernard (Haute-Garonne)

La fête du Pré de la Fadaise a son origine dans un événement historique qui bouleversa le Languedoc au Moyen Âge : la croisade des Albigeois. En 1211, Simon de Montfort, chargé de combattre les Albigeois en Languedoc, assiège Lavaur et fait prisonnier un jeune garçon de Bourg-Saint-Bernard, que ses compatriotes, ulcérés, viennent immédiatement délivrer. La mère du jeune homme organise alors, en signe de reconnaissance, une grande fête dans le pré qui lui appartient... Et depuis, la fête se renouvelle tous les ans, le lundi de Pentecôte. Ce jour-là, les garçons se rendent au pré, et le jeu consiste à obliger les filles à s'asseoir par terre. Tout le village participe au jeu, le maire en tête, et on chante une vieille chanson languedocienne : *la Canson del prat de la Fadeso* :

« Quand nous entrerons dans le pré,
Nous ferons danser la fillette,
Nous la porterons dans l'herbe,
Nous verrons son jupon blanc,

Vive le rouge, vive le blanc... »



La basilique Saint-Sernin à Toulouse.

À DÉGUSTER, LE CASSOULET DE TOULOUSE

500 g de haricots blancs
150 g de lard de poitrine
750 g de porc ou mouton
600 g de confit d'oie
150 g de saucisson cru à l'ail
50 g de carottes
150 g d'oignons
30 g d'ail
150 g de purée de tomates
Thym, laurier, sel, poivre, girofle.

Faire tremper les haricots la veille. Les cuire dans un toupin de terre avec une demi-carotte, un oignon piqué de clous de girofle, le lard de poitrine, le bouquet garni et la quantité d'eau suffisante pour recouvrir largement le tout. Au bout d'une heure, faire revenir dans la graisse d'oie les morceaux de porc ou de mouton. Ajouter le reste des oignons, 15 g d'ail, la purée de tomates, et un demi-litre de l'eau de cuisson des haricots. Faire cuire à feu régulier pendant dix minutes. Retirer du

toupin la carotte, l'oignon piqué et une partie de l'eau de cuisson de haricots. Laissez juste ce qu'il faut pour que les viandes soient baignées. Faire mijoter pendant une heure. Mettre dans un toupin, en alternant, des haricots, du jus, les viandes coupées en morceaux, le saucisson en tranches. Assaisonner avec soin. Mettre à feu doux pendant deux heures, et quinze minutes à découvert.

À VISITER, POUR MIEUX CONNAITRE LE FOLKLORE DU LANGUEDOC

TOULOUSE

Musée du Vieux-Toulouse, hôtel Dumay, 7, rue Dumay.

Fondé en 1907 par la Société des Toulousains de Toulouse et amis du Vieux-Toulouse, il présente des objets de la vie quotidienne, l'imagerie et le folklore du Languedoc et possède une bibliothèque de 2 500 volumes en français et en languedocien.

Musée Paul-Dupuy, 13, rue de la Pléau.

Récemment refait, il est constitué par les collections d'ethnographie régionale et d'objets d'art réunies par Paul Dupuy. Il présente également l'histoire de Toulouse.

NÎMES

Musée du Vieux-Nîmes, palais de l'évêché, place de la Cathédrale.

Fondé en 1921 sur l'initiative du folkloriste Henry Bauquier, il présente des poteries, des costumes, du mobilier et des tissus anciens languedociens.

ARLES

Muséon Arlaten, 42, rue de la République.

Bien qu'Arles ne soit pas à proprement parler une ville du Languedoc, il faut visiter le Muséon Arlaten, car, fondé en 1896 par Frédéric Mistral, il est encore actuellement le siège du Félibrige, association des poètes de langue d'oc.

LES BRACELETS D'OR

En ce temps-là, de grandes forêts couvraient encore toute la partie sud du comté de Toulouse, près de la montagne d'où surgissaient les loups et d'où jaillissaient les torrents.

Des forêts épaisses faites pour la chasse, pleines de gibier – des cerfs, des chevreuils, des sangliers et du plus menu, des perdrix, des faisans, des lapins que les seigneurs dédaignaient et abandonnaient aux serfs de leurs tenures.

Lorsqu'ils ne guerroyaient pas en Terre sainte ou ailleurs, lorsqu'ils ne luttaient pas entre eux dans les tournois, tous chassaient. Et le plus ardent à courir les bois sur son cheval, à la robe feu comme un soleil d'août, était le comte Raymond de Toulouse.

C'était un grand bel homme que ce comte Raymond et il était encore jeune bien qu'il fût déjà veuf deux fois. Veuf et surtout sans descendance, ce qui désolait tous les gens de sa cour et les bourgeois de Toulouse plus encore. Car le seul héritier du comté était à cette heure un lointain cousin, Renaud de Cordes, que tout le monde redoutait. Aussi chacun à sa façon prêchait le comte Raymond pour qu'il se remarie. Mais le comte ne semblait pas entendre.

En vain lui présentait-on les châtelaines les plus jeunes, les plus gracieuses, les plus riches. Il les regardait, l'air lointain, hochait la tête et s'en allait dans la forêt chasser.

Or, un jour de grand plein été où il courait le cerf, il s'égara au cœur des bois, commença à tourner d'une futaie à l'autre. Toutes se ressemblaient et aussi les clairières, ces ronds de lumière dans le noir des arbres. Il n'entendait plus ni les abois des chiens, ni les cors des chasseurs. Rien que des chants d'oiseaux ou des bourdonnements d'insectes dont les sous-bois sont pleins. Et tout à coup, un rire sonna. Frais. Gai. Jeune.

Le comte Raymond avait chaud, avait soif, était furieux d'avoir perdu la chasse et de s'être perdu tout court. Ce rire lui fit le même effet que si une guêpe l'avait piqué. Il sauta de cheval et se dirigea vers l'endroit d'où venait le rire.

Entre les sapins courait un petit ruisseau et, assise sur le bord, une

filles en jupon rouge, les pieds nus dans l'eau, le regardait venir. Le rire, s'il s'était éteint sur ses lèvres, était encore dans ses yeux. Des yeux si clairs que le comte en resta un instant saisi. Jamais il n'avait vu chez une femme de pareils yeux ni de pareils cheveux, blonds et lisses comme ces coulées de lune qui argentent les nuits d'été. Dans un pays de filles brunes aux yeux noirs, d'où pouvait venir celle-ci ?

Il chercha machinalement quelque hutte de charbonnier où elle aurait pu habiter. Encore que l'idée paraisse incroyable qu'elle fût fille de charbonnier. Mais alors qui était-elle ?

Elle n'avait pas bougé, le regardait tranquillement tout en continuant à remuer ses pieds dans l'eau du ruisseau. Et cette indifférence agaça le comte Raymond autant que le rire qui l'avait précédé.

Il s'approcha et dit d'un ton rude :

— J'ai soif. Donne-moi à boire.

— Servez-vous vous-même. N'avez-vous pas deux mains pour boire tout comme moi ?

Et elle ne bougea pas.

La colère de Raymond augmenta :

— Qui es-tu pour oser me parler sur ce ton ?

— Et qui êtes-vous vous-même pour me donner des ordres ? Cette forêt est à moi et j'y commande seule.

Elle le fixait de ses étranges yeux clairs et le comte Raymond qui n'avait peur de rien sur terre sauf du diable se sentit tout à coup pris de frayeur. Il allait se signer quand de nouveau elle se mit à rire et il se sentit soulagé d'un poids. Ce n'était pas là un rire de sorcière ni de créature de la nuit. Il était trop gai et il y passait un reste d'enfance. Il pensa qu'elle était très jeune, et machinalement demanda :

— Quel âge as-tu ?

— Devinez !

Elle s'était levée et se tenait à présent face à lui. Il aurait suffi qu'il étende le bras pour toucher ses cheveux si blonds, si longs, mais c'était comme un enchantement qui l'aurait retenu, il ne le pouvait pas. De nouveau il prit peur, demanda :

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que fais-tu là ?

— Cherchez !

Et avant qu'il ait pu faire un geste pour l'en empêcher, elle se sauva. Elle glissa entre les taillis comme une anguille entre les herbes. Tenter de la rattraper était vain. Le comte Raymond renonça. Du moins pour le moment.

Il entendit dans le lointain sonner des trompes. Il sonna à son tour. Peu après, son escorte le rejoignait. Le premier écuyer se précipita :

— Monseigneur, nous étions tous en grand effroi. Nous redoutions quelque malheur. Voilà des heures qu'on vous cherche.

Le comte passa sa main sur son front comme un homme qui se réveille, puis ordonna :

— Dès demain, je veux que mes hommes d'armes battent cette partie de la forêt et m'amènent tous les habitants qu'ils pourront y trouver.

L'écuyer hocha la tête :

— Il y en aura peu, monseigneur. Cette partie de la forêt est déserte. Peut-être un charbonnier ou deux, et encore !

Le comte fronça le sourcil :

— Discuterais-tu mes ordres ?

Quand il prenait cette voix-là et que cette grande ride creusait son front comme une entaille de poignard, les dos se courbaient, les regards fuyaient, tout s'inclinait devant la volonté du comte, par peur de sa colère.

Le lendemain, la battue commença. Le comte, dans son château, au pied de la montagne, allait et venait impatiemment et chacun de ses pas faisait lever des odeurs de forêt car on avait jonché le sol de la grande salle avec des feuilles d'armoise, pour garder la fraîcheur. Dehors le soleil d'août brûlait. C'était la canicule.

Vers le soir, enfin, les hommes d'armes rentrèrent exténués, leurs casques de cuir couvertes de poussière. Ils poussaient devant eux seulement un vieil homme. Un très vieil homme à longue barbe hirsute et vêtu de guenilles.

Ils le poussèrent jusque devant le comte et leur chef dit, courbant la tête :

— C'est tout ce que nous avons trouvé, monseigneur. Cet ermite.

Et il attendait l'éclat de colère du comte. Mais le comte semblait brusquement abattu et, d'un geste, congédia les hommes. Il resta seul avec l'ermite.

— Saint homme, dit le comte, donne-moi ta bénédiction. Qu'elle chasse le sortilège dont j'ai été victime hier. J'ai cru voir une femme aux cheveux de lumière là où n'était que tromperie des sens et diablerie. Car si elle avait existé, mes hommes l'auraient trouvée.

L'ermite dit d'une voix lente :

— Ainsi, c'était pour Mahaut, la battue ?

Le comte sursauta :

— Mahaut ? Tu as dit Mahaut ? Donc, cette femme existe ?

— Elle existe.

— Comment a-t-elle échappé à mes hommes ? Avec ton aide, sans doute ?

L'ermite sourit, et il y avait une grande tendresse dans ce sourire-là.

— Elle n'a pas besoin de mon aide. Chaque recoin de la forêt, chaque taillis, elle le connaît.

— Et toi, comment la connais-tu ?

— C'est une histoire étrange. Un soir d'il y a longtemps, peut-être quatorze années, peut-être quinze, je ne tiens plus le compte du temps – pour quoi faire ? C'était en automne, il pleuvait, je ramassais quelques châtaignes quand j'entendis le galop d'un cheval. Un homme parut, s'arrêta devant moi. Il portait une armure et une épée. La pluie coulait sur l'acier, je m'en souviens...

Le comte Raymond cria :

— Abrège ! C'est la suite qui m'intéresse !

— L'homme me demanda où il pourrait trouver l'ermite qui vivait dans ce bois. Je répondis : « C'est moi. » Alors il poussa un grand soupir et, me tendant un ballot d'étoffes brunes qu'il portait devant lui, dit : « Prends-la. J'avais ordre de la tuer, mais je ne veux pas charger mon âme d'un tel péché. Son nom est Mahaut et son père est roi. » Je n'eus pas le temps de répondre que déjà j'entendais s'éloigner le galop du cheval. Dans le ballot d'étoffes brunes, il y avait une toute petite enfant qui ne ressemblait à aucune de ce pays.

— Tu l'as élevée ?

— Je n'aurais pas pu. Mais, en ce temps, vivait encore une veuve de charbonnier qui ne voulait pas quitter ce coin de forêt. Il lui restait une chèvre ou deux. Elle a pris Mahaut, l'a nourrie de leur lait. La petite montait souvent jusqu'à mon ermitage. Un jour, la veuve est morte. Mahaut est restée. Quel conseil pouvais-je lui donner ? Qui l'aurait accueillie ailleurs ? Et pour en faire quoi ? Ce que tu veux en faire toi-même !

Ce disant, il regarda de ses yeux tranquilles le comte Raymond, qui brusquement baissa les siens.

— Va-t'en, dit-il d'une voix sourde. Mais préviens-la, saint homme. Je continue la chasse et quand le diable y serait, je finirai bien par gagner.

Il n'était plus question de demander à l'ermite sa bénédiction ! De nouveau l'impatience avait saisi le comte. Pour un peu il serait parti sur-le-champ, dans la nuit, à la recherche de Mahaut. Un peu de raison lui revint. Il attendit le lendemain.

Dès l'aube, il se mit en chasse. Seul. Il alla droit au ruisseau. Ses bords étaient déserts. Il s'assit pour réfléchir. Puis, comme il avait soif, il s'agenouilla sur la mousse et, dans ses mains en coupe, but. Il s'arrêta soudain. Des branches d'un très vieux hêtre, très haut, très gros, descendait jusqu'à lui, en cascades, en trilles, le rire jeune et gai. Peut-être était-il plus moqueur cette fois.

Il se releva d'un bond, fut au pied du hêtre et, levant les yeux, l'aperçut. Haut, très haut, juste à la fourche de deux branches près de la cime, le jupon rouge se balançait. Les yeux clairs le fixaient et, par la trouée des feuilles, le soleil posait sur les longs cheveux de petites taches dansantes de lumière.

Il cria :

— Descends tout de suite !

— Montez donc plutôt me chercher !

La réponse, accompagnée d'un nouveau rire, fit trembler de fureur la voix du comte Raymond.

— Sais-tu à qui tu parles ?

— Vos hommes d'armes ont fait assez de bruit tout hier pour que je ne l'ignore pas. Mais, seriez-vous le roi de France, que je ne descendrai de cet arbre que si je le veux bien.

— Et si, moi, je le fais abattre ?

— Je monterai si haut qu'en l'abattant vous me tuerez !

Au regard qu'eut alors le comte, Mahaut comprit quel pouvoir elle avait sur lui. Il s'écria :

— Tu es donc le diable !

— C'est ce que l'ermite dit de vous !

Mais le ton avait changé, moins moqueur, plus rêveur. Il dit :

— Que faut-il t'offrir, te promettre ?

Et il attendit, avec un peu d'espoir car elle semblait réfléchir.

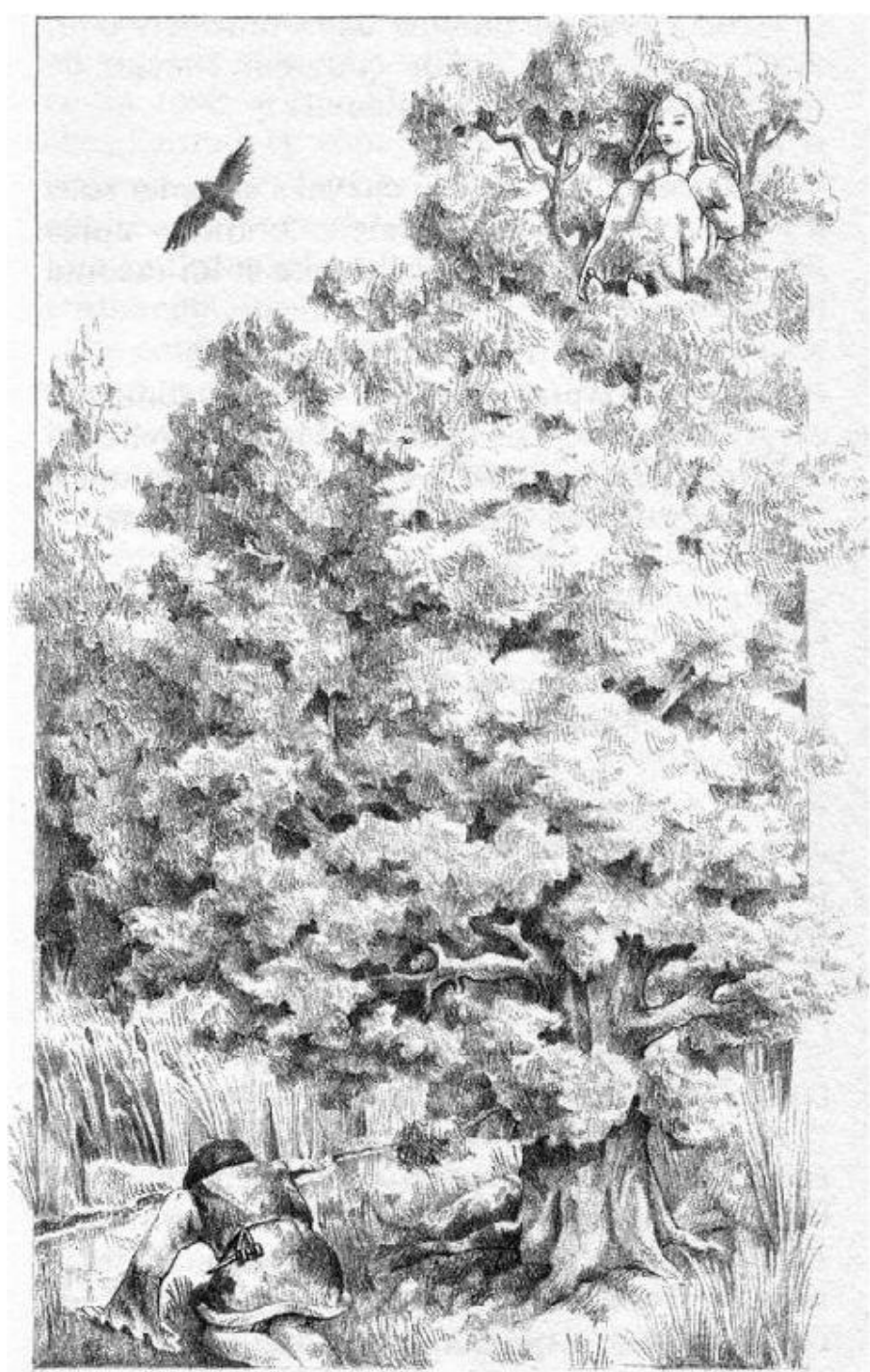
— Je voudrais, dit-elle, deux bracelets d'or, assez grands pour qu'ils couvrent chacun de mes bras, du coude au poignet.

— Tu les auras.

Elle écouta le galop du cheval s'éloigner sous les bois, descendit lestement branche après branche, s'en alla trouver l'ermite et lui raconta toute l'histoire.

— S'il me les donne, que ferai-je ?

— Tu achèveras ce que tu viens de commencer, fit avec rudesse l'ermite. Mais rappelle-toi mes paroles : un jour, ces bracelets brilleront à tes bras pour ton tourment et pour ta peine.



Jamais il ne lui avait parlé sur ce ton.

Elle avait les yeux pleins de larmes, mais elle se mordit les lèvres et tourna le dos à l'ermite.

Le comte Raymond fit venir le meilleur orfèvre de Toulouse et lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

— Ce n'est pas là un travail aisé, monseigneur, commença-t-il, mais devant le terrible pli qui renaissait au front du comte, il s'empressa d'ajouter :

— Toutefois j'y parviendrai, monseigneur, j'y parviendrai !

Et il partit en se demandant quelle femme avait bien pu demander au comte un si étonnant bijou.

De l'atelier de l'orfèvre aux boutiques de la rue haute ce ne fut qu'un chuchotement et, de bouche à oreille, de compagnon en servante et de commère en bourgeoise, bientôt, toute la ville de Toulouse ne fut plus qu'une rumeur. Ces bracelets, à qui étaient-ils destinés ?

À une fille en jupon rouge qui errait, malheureuse, sans plus rien voir de la splendeur verte de sa forêt d'été. Elle n'osait plus se rendre chez l'ermite et, comme les jours passaient, elle finissait pas espérer que le comte l'avait oubliée. En le regrettant tout de même un peu. Elle se débattait pour la première fois avec des sentiments qui lui semblaient bien compliqués.

Le comte la trouva assise au pied du hêtre et, sans rien dire, lui tendit un coffret d'argent tout incrusté de topazes et de bérils. Elle l'ouvrit. Et lentement sortit ce qui ressemblait à deux fines cottes de mailles si artistement ouvragées que les entrelacs formaient comme un dessin de vagues. Des agrafes ornées de turquoises les fermaient en six endroits.

Alors les yeux de Mahaut se mirent à briller. Avec une sorte de fièvre, elle agrafa sur chacun de ses bras les plaques d'or ciselées et les tendit vers le soleil. Elle eut son dernier rire d'enfant, et le comte Raymond l'emporta sur son cheval.

Il l'épousa un mois plus tard. Sans que personne ose rien demander, ni d'où il la sortait ni de quel lignage elle descendait. Lorsqu'elle paraissait, sa beauté si rare fascinait et l'on ne pensait plus qu'à l'admirer.

Une année passa en fêtes, en tournois, en chasses ; puis une autre et une autre encore. Et les espoirs que ce mariage avait fait naître dans tous les cœurs des Toulousains – enfin un héritier en perspective –, ces espoirs étaient bien déçus. La comtesse Mahaut ne donnait pas d'enfant au comte. Lui était toujours aussi amoureux, mais les gens murmuraient qu'il avait épousé une sorcière, qu'elle le tenait ensorcelé par des philtres magiques comme était magique son étrange beauté.

Elle entendait les murmures et passait outre. Elle était devenue fière

et dure et, pour narguer les gens, ne quittait ni jour ni nuit ces fameux bracelets qui avaient fait tant parler.

Mais elle n'était pas heureuse, regrettait la forêt, son jupon rouge et ses pieds nus dans la fraîcheur du ruisseau. Et plus que tout, de n'avoir pas d'enfants. C'était devenu une souffrance qui jour et nuit vrillait son cœur. Elle pensait de plus en plus au vieil ermite et à sa prédiction.

Un jour elle se décida, partit seule, à cheval à travers la forêt. À ses poignets, les bracelets étincelaient. Arrivée devant la cabane de l'ermite, elle hésita puis sauta de cheval. Mais personne ne vint vers elle, les ronces et le lierre poussaient sur les planches disjointes. Le vieil homme était mort ou s'en était allé ailleurs.

Alors Mahaut pleura amèrement. Soudain, elle vit devant elle se dresser sa propre image. Et d'abord elle n'y crut pas. Pourtant c'était bien elle, ses yeux, ses longs cheveux, sa robe en velours galonnée d'argent. Ne manquaient que les bracelets dont elle était si fière, ce bijou unique, ce bijou que ne possédait aucune reine. À leur place, au creux arrondi de chacun de ses bras, se tenaient deux petits enfants nouveau-nés.

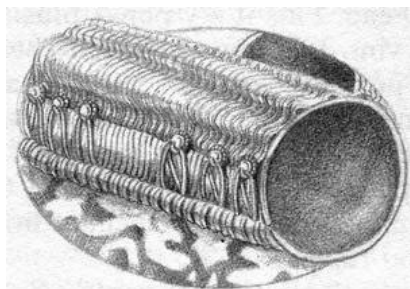
Elle resta un grand moment figée, moitié de stupeur et moitié d'effroi. Puis elle ne vit plus rien que les taches du soleil à travers la hêtraie. Alors elle se leva et rentra au palais.

Le lendemain, elle partit, à pied, en habit de bure, et se rendit au monastère où l'on vénère sainte Foy. Elle déposa sur l'autel le coffret en argent qui contenait les bracelets, pria longtemps et s'en alla.

Le jour des Rameaux de l'an qui suivit, toute la ville de Toulouse, pavoisée, en liesse, dans l'odeur du buis qui jonchait les rues, acclamait follement le premier-né de Mahaut et du comte, le futur Raymond VI.

On menait moins grand tapage autour de sa sœur, la petite Aelis, qui lui ressemblait pourtant, comme une goutte d'eau est semblable à une autre.

Car ils étaient jumeaux, à l'image des bracelets d'or sacrifiés pour eux par Mahaut.



LE PRINCE VERT

Il était une fois un pauvre journalier qui, pour se rendre à son travail, passait, chaque jour que Dieu fait, sur un pont. Il y passait le matin de bonne heure et le soir, tard, quand la nuit était déjà tombée.

Or, un soir, il trouva sur ce pont un crapaud et, d'un coup de pied, le jeta à l'eau. Mais le lendemain matin en repassant sur le pont, juste au même endroit, il trouva le même crapaud.

— Tu es encore là, toi ! s'écria le journalier.

Et, du bout de son bâton, de nouveau, il le poussa à l'eau. Puis il n'y pensa plus.

Le soir vint. L'homme, rentrant chez lui, traversait le pont d'un pas machinal quand, pour la troisième fois, le même crapaud se mit à sauter devant lui. Déjà, il levait son sabot sur l'animal, lorsque celui-ci se mit à parler :

— Ne me touche plus, méchant homme, ou je t'en ferai repentir.

L'homme s'enfuit, épouvanté. En arrivant dans sa maison, il tremblait encore de peur. Ses trois filles qui étaient là, l'une à filer, l'autre à tisser et la troisième à activer le feu dans l'âtre s'écrièrent en chœur :

— Qu'avez-vous donc, père ?

— J'ai, dit l'homme essuyant la sueur qui coulait sur son front, que depuis hier, je ne cesse de trouver sur mon chemin un crapaud. Ce soir, il m'a parlé, et même menacé.

— Que pouvez-vous redouter d'un crapaud ? dit la fille aînée. Vous n'avez qu'à le tuer !

— Ou le noyer, dit la seconde fille.

— Apaisez-le plutôt, dit la plus jeune. Sinon, il pourrait vous faire du mal.

Ses sœurs se moquèrent d'elle.

Mais le lendemain lorsque, sur le pont, le crapaud se dressa en sifflant face au journalier et cria :

— Veux-tu que je te mange, mauvais homme qui n'a su que me frapper ?

Il se souvint du conseil de sa plus jeune fille et répondit vivement :

— Demande-moi ce que tu voudras. Si c'est dans mes moyens, je te le donnerai.

— Tu as trois filles. Donne-m'en une !

L'homme hocha la tête :

— Si du moins elles veulent de toi !

— Demande-leur ce soir même, ordonna le crapaud.

— Et laquelle veux-tu ?

— Demande à l'aînée.

Le soir venu, l'homme rentra chez lui, la mine plus défaite encore que la veille.

— Alors, demandèrent les filles, vous l'avez revu, père, ce crapaud qui parle ?

— Hélas, fillettes, je l'ai revu et il menace de me dévorer si l'une de vous ne consent pas à l'épouser.

L'aînée s'écria :

— Et qui voulez-vous qui veuille épouser un crapaud ?

— Préfères-tu que je sois dévoré ?

— Trouvez un autre moyen, dit la fille aînée. Moi, je ne veux pas de crapaud !

Et elle lui tourna le dos.

Le lendemain, l'homme repassa sur le pont. Le crapaud l'attendait.

— Eh bien ! Que t'a-t-elle dit ?

L'homme baissa la tête :

— Elle ne veut pas d'un crapaud.

— Alors, demande aux deux autres si l'une d'elles accepte le marché : ou elle consent à m'épouser ou demain, à cette heure, tu seras mort.

Au soir, l'homme rentra chez lui :

— Cette fois, petites, il faut que l'une de vous accepte l'offre du crapaud sinon demain je serai mort.

— Je n'en veux pas, je n'en veux pas ! se mit à crier la deuxième fille.

— Père, dit la plus jeune, moi, je le prendrai pour mari plutôt que de te voir mort.

Quand, le lendemain, l'homme fut sur le pont, le crapaud demanda :

— Qu'ont-elles dit, cette fois ?

— La plus jeune veut bien de toi.

— Qu'elle soit donc là, demain matin et nous irons nous marier.

À l'heure dite, la jeune fille arriva. Le crapaud sauta dans sa poche, et ils s'en furent se marier.

Puis le crapaud la conduisit dans un beau château ruisselant de lumières et tout dallé de marbre.

Ils entrèrent dans une chambre où était un grand lit tendu de brocart d'or et des candélabres allumés près de hauts miroirs. La jeune

filles, surprise, regardait avec étonnement son image quand soudain, le crapaud sauta de sa poche. À l'instant même, elle vit se refléter, dans la glace tout près d'elle, la silhouette d'un jeune homme, au beau visage, aux yeux clairs, aux cheveux blonds. Du crapaud, il ne restait que le vert du pourpoint de son habit en velours.

Elle sursauta. Il sourit :

— Je suis le prince vert, cadet d'Aquitaine. Un enchantement me contraint pour sept années encore, à être crapaud le jour, et homme seulement la nuit. Mais surtout, n'en parle à personne au monde. Car nul ne doit connaître ce secret-là.

À dater de ce jour, la fille du pauvre journalier, qui n'avait connu que le logis étroit et sombre de son père, vécut comme en un rêve. Elle eut des robes, des bijoux, des serviteurs et autant d'argent qu'elle en désirait.

Ses deux sœurs étaient étonnées et assez jalouses. Elles auraient bien voulu savoir comment elle pouvait vivre avec son crapaud et pourquoi jamais il ne venait leur rendre visite. Car la jeune femme venait toujours seule et refusait de rien leur dire.

Au bout d'un an, elle mit au monde un enfant beau comme le jour et qui n'avait vraiment rien d'un crapaud.

Les deux sœurs s'étonnèrent de plus belle, s'exclamèrent, bref, dirent tant et si bien que la jeune femme, agacée, finit par leur raconter comment son mari était crapaud le jour et un beau jeune homme la nuit.

— Un beau jeune homme ! ricana la sœur aînée que la jalousie dévorait. Ce crapaud ! Qui veux-tu qui te croie ? Pas moi, en tout cas !

— Viens ! je te cacherais et tu verras ! répliqua la jeune femme, piquée au vif.

Et elle acheva d'expliquer l'enchantement dont était victime le prince vert.

La cadette la crut mais l'aînée, toujours sceptique, monta dans le carrosse aux côtés de sa sœur et de l'enfant et ils arrivèrent au château.

Là, elle se cacha sous le lit de la chambre et attendit la nuit.

Quand le prince vert entra dans la chambre, il embrassa tendrement sa jeune femme, la vit pâle, l'air troublé.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— Rien, murmura-t-elle sans pouvoir empêcher ses yeux de rester fixés sur le bas du lit.

Le prince vert suivit son regard.

— Quelque chose t'inquiète, je le sens bien. Mais quoi ?

— Rien, rien, répéta la jeune femme.

Juste à cet instant, il aperçut le bout du pied de la sœur aînée qui dépassait.

Il cria d'une voix terrible :

— Sors de là !

L'autre sortit tout épouvantée.

D'un geste, le prince la chassa. Puis se tournant vers sa femme, il dit avec tristesse :

— Ainsi tu n'as pas pu garder un secret plus d'un an. Tant pis pour toi.

Il quitta la chambre et, sitôt qu'il eut disparu, tout disparut avec lui, le château, les meubles, les serviteurs. La jeune femme resta seule avec son enfant dans ce qui ressemblait, sous le clair de lune, à une trouée dans la forêt.

Elle n'était plus vêtue de sa belle robe galonnée d'argent, mais du jupon de bure qu'elle portait le jour de ses noces avec le crapaud.

Elle pleura toute la nuit, amèrement. Au matin, elle reprit courage et décida que, dût-elle marcher jusqu'à cent ans, elle retrouverait son mari.

Elle partit donc et marcha longtemps, pendant des jours et des semaines, mendiant son pain et celui de l'enfant.

Une année passa, puis une autre encore.

Un soir, elle arriva devant le château du Soleil. Elle demanda, comme elle le faisait toujours :

— Avez-vous vu le prince vert, cadet d'Aquitaine ?

— Je l'ai vu, dit le Soleil, mais je ne puis te le rendre. Simplement t'aider à le retrouver. Prends cette noix en or. Tu l'ouvriras quand il faudra.

La jeune femme prit la noix en or, remercia le Soleil et repartit avec l'enfant.

Elle marcha encore des jours et des semaines et, un soir, arriva devant le château de la Lune.

— Avez-vous vu le prince vert, cadet d'Aquitaine ?

— Je l'ai vu, dit la Lune, mais je ne puis te le rendre. Simplement t'aider à le retrouver. Prends cette noix en argent. Tu l'ouvriras quand il faudra.

La jeune femme prit la noix d'argent, remercia la Lune, et repartit avec l'enfant.

Du temps passa encore. Le petit garçon avait sept ans quand, un soir, ils parvinrent au château du Vent.

— Avez-vous vu le prince vert, cadet d'Aquitaine ?

— Oui, dit le Vent. Il se marie demain avec la fille d'un roi voisin. J'ai soufflé tout le jour pour balayer les feuilles mortes qui jonchaient le jardin, devant le palais de son épousée.

— Ah, dit la jeune femme, j'en perdrai la vie.

Et elle se mit à pleurer, tant elle était lasse et découragée.

— Ne désespère pas, dit le Vent. Rends-toi au palais. Il est proche. Et

prends cette noix en verre, elle t'aidera. Tu l'ouvriras quand il faudra.

La jeune femme prit la noix en verre, remercia le Vent et partit pour la ville voisine avec l'enfant.

Partout les rues étaient en fête et les cloches sonnaient pour les noces du prince vert avec la fille du roi.

Il sortait de l'église, dans son beau pourpoint vert, quand un coup de vent emporta son chapeau et le fit voler jusqu'auprès de la jeune femme et de l'enfant.

Le petit garçon le ramassa et le portant au prince dit, avec un salut :

— Voici votre chapeau, mon père.

Le prince vert regarda avec étonnement l'enfant, dévisagea sa mère mais ne la reconnut pas et rentra au palais avec la fille du roi qu'il venait d'épouser.

La jeune femme se dirigea elle aussi vers le palais. Elle se glissa aux cuisines. Dans l'agitation générale, personne ne la remarqua, non plus que le petit garçon.

Elle attendit jusqu'à la nuit. Le festin achevé, il devait y avoir un grand bal. Comment se faufiler parmi les invités pour arriver jusqu'au prince ?

Alors elle pensa au cadeau du Soleil et ouvrit la première noix, celle qui était en or. Il en sortit une robe dorée faite d'un tissu si brillant qu'à peine le regard pouvait en soutenir l'éclat.

La jeune femme s'en vêtit et confiant l'enfant à un marmiton, se rendit au bal. La fille du roi, en l'apercevant, s'arrêta de danser avec le prince vert et demanda, avec dépit :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas offert une robe comme celle-ci ?

— Où voulez-vous que j'en trouve une ? répondit le prince. De ma vie je n'ai vu un si beau tissu.

La fille du roi s'approcha alors de la jeune femme et dit tout bas :

— Vendez-moi votre robe. Mon père est riche. Il vous en donnera le prix que vous voudrez.

— Cette robe n'est pas à vendre, dit la jeune femme, mais à gagner.

— Et que faut-il faire pour la gagner ? demanda la fille du roi.

— Me permettre d'entrer cette nuit dans la chambre du prince votre mari.

— Quelle insolence ! s'écria la fille du roi.

Puis elle réfléchit et accepta.

Un peu avant minuit, elle fit boire au prince un vin mêlé de plantes qui endorment et, quand il fut bien endormi, elle fit entrer la jeune femme dans sa chambre.

Celle-ci, s'agenouillant auprès du lit, eut beau répéter :

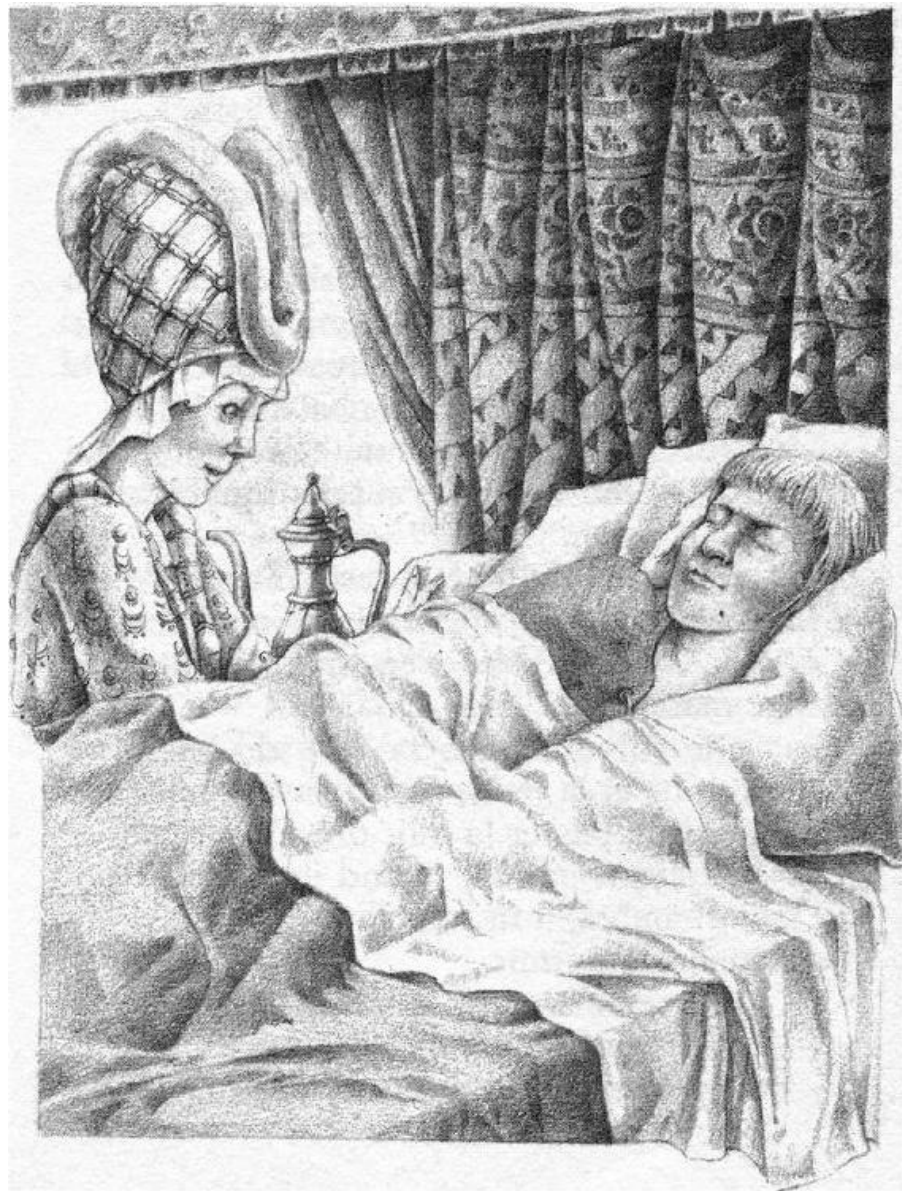
— Prince vert, mon ami, avez-vous oublié la fille qui épousa sur un pont un crapaud ?

Rien ne put éveiller le prince.

Au matin, la fille du roi eut la robe dorée et la jeune femme revint, triste, aux cuisines. Même l'enfant ne put, de tout le jour, l'égayer.

Or, les fêtes du mariage devaient durer trois jours. Le deuxième soir, il y eut un deuxième bal et cette fois, la jeune femme ouvrit la noix d'argent, le cadeau de la Lune.

Il en sortit une robe en tissu bleuté rebrodé de nacre, de perles et d'opales qui scintillaient comme autant de reflets d'un très beau clair de lune.



La jeune femme s'en vêtit et se rendit au bal. La fille du roi, en l'apercevant, pâlit de convoitise. « Il me faut cette robe, pensa-t-elle. À n'importe quel prix. »

— Le prix est le même qu'hier, dit la jeune femme. Laissez-moi passer la nuit près de votre mari.

La fille du roi accepta et recommença son manège de vin qui fait dormir. Aussi la jeune femme eut beau répéter tant et plus :

— Prince vert, mon ami, avez-vous oublié la fille qui épousa sur un pont un crapaud ?

Le prince ne s'éveilla pas. Et la robe d'argent, au matin, fut à la fille du roi.

Il ne restait plus qu'un soir et qu'un bal. La jeune femme ouvrit la dernière noix, celle qui était en verre et que lui avait donné le Vent.

Il en sortit une robe faite d'un tissu si léger qu'on eut dit un souffle. Il était irisé de mille reflets changeants qui semblaient voler tout autour de la jeune femme quand elle vint au bal ainsi vêtue.

Cette fois, le prince s'étonna et demanda qui était cette femme si belle et si remarquablement vêtue.

Nul ne put le lui dire et il resta rêveur. Puis il vit la fille du roi s'approcher de la jeune femme et surprit, sans qu'elles s'en aperçoivent, leur étrange marché.

Car une fois de plus, la fille du roi avait voulu la robe et la jeune femme avait demandé en échange de passer la nuit près du prince.

Un peu avant minuit, quand ils eurent regagné leur chambre, il fit semblant de boire le vin et semblant de dormir.

La jeune femme entra, s'agenouilla :

— Prince vert, mon ami, avez-vous oublié la fille qui épousa sur un pont un crapaud ?

Le prince, à ces mots, se dressa sur son lit et l'enchantement qui lui avait fait oublier le passé se rompit. Il reconnut la femme qu'il avait épousée et aimée et qui lui avait donné un fils. Il la prit dans ses bras et la rassura :

— Demain, je parlerai au roi.

Le lendemain, il se rendit auprès du roi :

— Sire, dit-il, j'ai une étrange histoire à vous conter ainsi qu'un conseil à vous demander.

— Parle, dit le roi.

— Un homme marié, séparé de sa femme par un enchantement tragique pendant sept longues années, la croit morte et se remarie. À peine les noces célébrées, il retrouve sa première épouse. À qui appartient cet homme ? À la première épouse ou à la seconde ?

— À la première, dit le roi. Sans aucun doute.

— Cette histoire est la mienne, dit le prince. Et voici ma première épouse. Je ne puis donc appartenir à votre fille.

Parole de roi ne peut se dédire.

Le prince vert revint en Aquitaine et fonda un royaume où il vécut heureux entre son fils et la fille du journalier, qui avait accepté pour sauver son père d'épouser un crapaud.

LES TROIS CILS

Un jeune roi qui venait tout juste de se marier fut obligé de partir à la guerre. Il espérait qu'elle serait brève et proche son retour.

Mais la guerre fut longue, les mois passèrent, elle durait toujours. La jeune reine se désolait et attendait chaque jour le retour du roi.

Lorsqu'elle eut mis au monde un beau petit garçon – qu'on nomma Azur tant ses yeux étaient bleus –, aucun messenger ne put annoncer au roi qu'un fils lui était né. Car nul ne savait où la guerre l'avait entraîné.

La jeune reine se remit à attendre. Chaque matin, elle envoyait un page inspecter l'horizon du haut de la plus haute tour. Et chaque soir, le page redescendait et disait les mêmes paroles :

— Je n'ai vu que loups affamés qui rôdaient dans la plaine.

Car l'époque était dure, l'hiver rigoureux et les loups affamés sortaient des forêts pour venir jusqu'aux abords des villes.

Chaque soir, la jeune reine était un peu plus désolée et, regardant son fils, murmurait :

— J'aurais dû te nommer Tristan plutôt qu'Azur. Ce nom convenait mieux à ma présente peine.

Puis un jour arriva où la guerre finit. Dans sa hâte à regagner son pays et à revoir son épouse qu'il aimait, le roi partit tout seul, devançant son armée, monté sur un char attelé de six beaux chevaux.

Et il était si impatient d'arriver qu'il prit la route la plus courte qui n'était pas la meilleure, tant s'en fallait. Il ne prêtait attention ni aux tourbières, ni aux marais, ni aux ornières. Les chevaux galopèrent, le char semblait voler et le jeune roi exultait à l'idée de retrouver bientôt sa femme.

Déjà il apercevait dans le lointain les hautes tours de son château quand, brusquement, les chevaux glissèrent, les roues s'enfoncèrent si profondément dans la boue que, malgré ses efforts, le roi ne pouvait plus ni avancer ni reculer.

Il se désolait lorsqu'une grande ombre noire s'interposa entre le soleil et lui. Sur le char vint se poser un corbeau d'une taille gigantesque. Jamais le roi n'en avait vu d'aussi énorme.

— Je te regarde depuis un moment, croassa la bête noire. Et tes efforts me divertissent bien ! Car tu es embourbé là par ma volonté et tu n'en sortiras que si je le veux.

Le jeune roi s'écria :

— Mais que t'ai-je fait ?

— Souviens-toi, dit le corbeau géant. Oui, souviens-toi, jeune fou, de cette chasse d'il y a trois ans où tu t'es amusé à tuer tant d'oiseaux. Parmi eux étaient mes petits que j'ai juré de venger.

L'énorme bête se redressa et, fixant le roi d'un œil cruel, dit lentement :

— Je suis roi, comme toi, roi des corbeaux de la montagne. Faisons un pacte : je te tirerai de ce mauvais pas si tu me promets de me donner en échange ce que tu as de plus cher et que tu ne connais pas.

« Qu'ai-je de plus cher que ma jeune femme ? se dit le roi. Et que m'importe de donner ce que je ne connais pas ? »

— Est-ce oui ou non ? croassa le sinistre oiseau.

— J'accepte et je promets, répondit le roi d'un ton ferme.

— C'est bien, dit le corbeau. Je te rappellerai ta promesse seulement dans sept ans d'ici. Et alors je viendrai moi-même chercher ce que tu m'as promis et que tu ne connais pas.

Il s'envola et ses ailes noires, un instant, obscurcirent le soleil. Aussitôt, les chevaux délivrés du maléfice qui les tenait enlisés s'élancèrent hors du bournier.

Du haut de la tour d'où il guettait, comme chaque jour, le retour du roi, le page aperçut d'abord un grand nuage de poussière, puis le char. Il le reconnut et dévala les marches quatre à quatre pour avertir la reine.

Elle courut au-devant de son époux, en tenant dans ses bras leur fils, le prince Azur.

À la vue de l'enfant, une affreuse douleur serra le cœur du roi. Il comprit quel piège atroce lui avait tendu le roi des corbeaux. « Ce qu'il ne connaissait pas » et qu'il lui faudrait donner un jour, c'était ce bel enfant rieur aux yeux si bleus.

Le lendemain de son arrivée, c'était justement l'anniversaire de son fils, le roi décida de donner une grande fête pour chasser ses idées sombres. Tout le pays était dans la joie. Et le roi se dit : « Il serait bien étrange qu'au milieu de ce peuple qui m'aime, un corbeau, si puissant soit-il, puisse m'enlever mon enfant. Non, non, cela ne peut pas être ! »

Peu à peu, avec les années, le souvenir de sa promesse s'effaçait de son esprit, comme s'efface un mauvais rêve. Et des fêtes de plus en plus belles marquaient chaque anniversaire du petit prince Azur.

Pour ses huit ans, le roi voulut des réjouissances plus étonnantes encore. Il invita les rois des autres pays, les princes, les seigneurs, les

vassaux. Tout le jour, danses, mimes, festins et jeux se succédèrent. Et, quand vint la nuit, sur les collines entourant le château, brûlèrent de grands feux de joie.

Pour mieux les voir, l'enfant était monté en haut de la plus haute tour. Il battait des mains et riait :

— Père, regardez ! Tout cela, c'est pour moi !

Le roi, la reine et tous les invités souriaient de l'allégresse du petit prince Azur.

Soudain un croassement lugubre retentit si fort que le château trembla. Le roi, épouvanté, se souvint. Il tendit le bras pour serrer son fils contre lui. Mais il était trop tard. Le roi des corbeaux le tenait déjà prisonnier de ses énormes serres et l'emportait si haut qu'aucune arme ne put l'atteindre.

Longtemps, le roi corbeau vola. Il arriva enfin au-dessus d'un étrange pays où tout était noir ; les roches, les sapins, la terre. Il semblait que l'air lui-même fût noir car c'était le fond d'une gorge si étroite et si profonde que le soleil n'y pénétrait jamais.

C'était le noir royaume du noir corbeau.

Là, dans une cabane, vivait une famille de sorciers, sujets du roi corbeau et soumis à ses ordres.

— Gardez cet enfant et dressez-le afin qu'un jour il devienne mon serviteur ! ordonna le roi corbeau.

Puis il s'envola.

Le petit prince, épouvanté, pleurait dans un coin de l'unique et sombre pièce quand une petite main vint se poser sur la sienne. Une petite voix murmura :

— Ne pleure pas. Je serai ton amie.

Azur leva les yeux et vit une petite fille, à peu près de son âge, qui lui souriait. Elle était blonde comme lui et s'appelait Finette. Elle dit encore :

— Moi aussi, on m'a volée à mes parents, mais quand j'étais si petite que je ne me souviens plus du tout d'eux.

Elle ajouta tout bas :

— Il ne faut le dire à personne, mais les fées me protègent contre ces méchantes gens.

Et elle montrait du regard le sorcier et sa femme occupés à trier des herbes sur le coin d'une table.

De savoir qu'il n'était pas seul à connaître un si triste sort réconforta un peu le petit prince. Et il finit par sourire à Finette.

Dès le lendemain, il fallut travailler dur et il ne savait rien faire de ce que les sorciers commandaient : ni balayer, ni laver la vaisselle, ni couper du bois, pas même faire du feu. Heureusement, Finette restait à ses côtés et l'aidait.

Quand, par chance, les sorciers s'absentaient pour aller rendre leurs

comptes au roi corbeau, Finette entraînait Azur à travers la sombre forêt jusqu'à une clairière. Là, ils retrouvaient enfin le soleil, la lumière, la chaleur, tout ce qui leur manquait si cruellement dans la noire combe. Là, ils entendaient de nouveau chanter des oiseaux, de nouveau ils voyaient des écureuils, des taupes, des blaireaux, toutes les petites bêtes de la forêt.

Et les deux enfants oubliaient, un temps, leur malheur.

Les mois passèrent et les années. Azur allait avoir bientôt quinze ans lorsqu'un jour la sorcière dit à son mari :

— Ce garçon nous observe sans cesse. Il devient trop curieux, il nous perdra. Il faut s'en débarrasser.

Le sorcier, qui était au fond brave homme bien que sorcier, hocha la tête :

— Ce sera dommage. C'est un bon petit. Et ce ne sera pas facile, il est malin.

Sa femme lui jeta un coup d'œil furieux :

— Si tu ne veux pas t'en charger, moi je m'en charge et ça ne va pas traîner !

Dès le lendemain, en effet, elle appela Azur et dit :

— Te voilà grand et fort. Si tu veux manger il va falloir travailler un peu plus. Je veux que d'ici demain matin tu coupes ces arbres que tu vois là et qu'avec leur bois tu construises un pont !

Azur en resta muet de saisissement. C'était un travail que dix bûcherons chevronnés auraient eu de la peine à faire en un si bref délai.

Dès que la sorcière eut tourné le dos, il appela Finette à son secours.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle. Je vais demander aux fées de la clairière de nous aider.

— Je n'ai jamais vu de fées dans la clairière !

Finette sourit d'un air condescendant :

— Parce que tu ne sais pas voir ! Moi, je les connais bien. Elles sont mes amies. Elles ont des cheveux verts et des yeux dorés et elles n'aiment pas les sorciers. Je te dis qu'elles vont nous aider. Va te coucher et dors. Et surtout ne mange rien, ne bois rien de ce que la vieille t'offrira !

Azur obéit à Finette mais il dormit mal. Il ne croyait qu'à demi aux fées et il était inquiet.

À l'aube, quand il s'éveilla, il courut dehors : les arbres avaient été abattus dans la nuit et le pont construit.

La sorcière, ébahie, fronça ses sourcils noirs comme la suie des cheminées et grogna :

— Bon. Pour ta récompense, bois ce bol de lait.

Azur prit le bol et fit semblant de trébucher. Le bol tomba à terre et le lait coula sur le sol.

« Oh, oh, pensa la sorcière, il faut faire attention, le garçon devient dangereux. Il se méfie. »

— Puisque tu as si bien travaillé, dit-elle, il est juste que tu t'amuses un peu. Cette nuit, tu selleras les trois chevaux de l'écurie et tu les monteras autant que tu voudras.

Azur remercia poliment la sorcière et s'en alla trouver Finette.

Elle demanda avec un petit rire :

— Alors, est-ce que tu crois à mes amies les fées, maintenant ?

— Le contraire serait difficile, reconnut Azur. Mais il y a autre chose. Que penses-tu du « jeu » que me propose la vieille ?

Et il lui raconta la permission donnée de monter les trois chevaux.

Finette fronça les sourcils.

— Il y a là sûrement une ruse. Méfie-toi.

Vers la tombée du jour, elle alla à l'écurie et dit à Azur :

— J'ai interrogé les fées. Cette nuit, un des chevaux que tu monteras sera la sorcière elle-même. Une fois que tu seras sur son dos, elle te fera tomber et te tuera. Prends ces brides. Passe-les aux chevaux et la sorcière ne pourra plus rien.

Azur fit comme Finette l'avait recommandé. Et les brides enchantées remplirent leur office. Il ne fut pas aisé de les passer au cheval à robe noire. Il rua, sauta, tenta de mordre. À cela, Azur reconnut que ce cheval-là n'était autre que la sorcière et qu'une fois encore les fées avaient dit vrai.

Du coup, il alla droit chez le maréchal ferrant, fit ferrer le cheval noir et le ramena.

Au matin, la sorcière se réveilla, les fers aux pieds et aux mains. Furieuse, elle appela Azur à grands cris et l'aurait tué sur-le-champ si Finette ne l'avait prévenu :

— Viens, fuyons. Il est temps d'essayer de nous échapper.

Avant de partir, elle arracha de sa paupière gauche trois de ses cils. Elle en mit un dans la chambre, un dans la cuisine, un devant la porte.

Puis elle s'enfuit avec Azur.

La sorcière enrageait de voir qu'Azur ne venait pas. Elle appela Finette :

— Finette, où es-tu ? Que fais-tu ?

Le premier cil répondit aussitôt :

— Je suis dans la chambre, je fais le lit.

Peu après, la sorcière demanda :

— Finette, où es-tu ? Que fais-tu ?

Le deuxième cil répondit :

— Je suis à la cuisine, je prépare le repas.

Enfin, au bout d'un moment, la mégère cria plus fort :

— Finette, où es-tu ? Que fais-tu ?

Le troisième cil répondit :

— Je balaie devant la porte.

Pendant ce temps-là, Azur et Finette couraient, couraient, tant qu'ils pouvaient. Ils étaient déjà loin quand la sorcière se méfia enfin. En trébuchant, en claudiquant, en se tenant aux murs à cause de ses pieds enferrés, elle fit le tour de la maison. Elle ne vit personne et comprit alors qu'Azur et Finette s'étaient enfuis.



Et comment courir après eux avec les pieds qu'elle avait ? Elle appela son mari et lui ordonna de rattraper au plus vite les deux enfants.

L'homme se mit en route.

Tout à coup, Finette s'arrêta haletante et dit :

— L'oreille gauche me brûle. Le sorcier court après nous. Il va nous rattraper. Vite. N'aie pas peur. Je me change en champ de maïs, tu seras le cultivateur.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Déjà le sorcier arrivait et demandait :

— N'avez-vous pas vu passer par ici deux jeunes gens qui fuyaient ?

— Je les ai vus quand je semais ce maïs.

Le sorcier se remit à courir. Azur et Finette, redevenus eux-mêmes, se mirent à rire.

Vers le soir, le sorcier, fourbu, rentra chez lui sans avoir rien trouvé. Il semblait qu'Azur et Finette se soient comme envolés.

— Envolés ! hurla la sorcière, hors d'elle. Tu n'es qu'un sot, un maladroit, un incapable. Tu ne verrais pas le soleil luire en plein midi, pauvre homme. J'y vais, moi, et je te promets que je les trouverai !

Elle se mit à califourchon sur un manche à balai – dont elle n'usait que pour les grandes occasions, car il ne pouvait servir que deux fois l'an – et la voilà fendant les airs.

Finette sentit cette fois son oreille droite brûler.

— C'est la sorcière, à présent, qui nous poursuit. Vite, je te change en étang, moi je serai un canard.

Aussitôt fait que dit. Trop tard. La sorcière avait tout vu, tout entendu. Et la voilà qui se met à quatre pattes et commence à boire l'eau de l'étang pour pouvoir ensuite étrangler le canard.

Tant elle en but qu'elle creva.

Azur et Finette étaient sauvés. Ils respirèrent, passèrent la nuit dans un petit bois. Vers le matin, un bruit de chasse les réveilla, sons de cors, abois de chiens, galops de chevaux.

Tout à coup déboucha une troupe de cavaliers. À leur tête était le roi. À la vue des deux adolescents, il arrêta brusquement son cheval et les questionna.

Tandis qu'Azur parlait, le roi le dévorait des yeux.

— Montre-moi ton épaule, demanda-t-il soudain. N'y as-tu pas une marque ?

— Si, dit Azur et il montra la marque que la reine avait fait imprimer en haut du bras de son enfant.

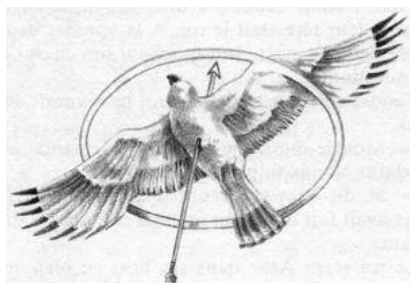
Le roi serra Azur dans ses bras en pleurant de bonheur d'avoir retrouvé son fils.

Une ombre plana dans le ciel, prompt comme l'éclair, le roi saisit son arc et visa droit au cœur : le roi des corbeaux tomba et les chiens le déchiquetèrent.

Alors on tourna bride, on rentra au château.

La joie de la reine fut immense. Et en même temps que son fils retrouvé, elle serrait sur son cœur Finette qui avait sauvé Azur.

Il ne pouvait être question qu'ils soient séparés. Ils vécurent donc tous deux au château et, plus tard, se marièrent. Et la chance voulut – ou les fées de la clairière ? – qu'ils ne connaissent pas les mêmes tourments que leurs parents. Tant qu'ils vécurent, il n'y eut pas de guerre.



LES « ENCANTADOS »

Le château de Calamès était le plus fièrement dressé des châteaux forts du haut Sabartès. On ne pouvait l'atteindre autrement que par la montagne tant la roche, toute nue, toute droite, tombait à pic sur la vallée du Saurat et la plaine de Tarascon.

Le village de Montorgueil lui donnait la réplique de l'autre côté du vallon. Un passage avait jadis mené de l'un à l'autre, mais personne ne le connaissait plus. Il n'y avait plus trace de sentier ni d'aucun chemin accessible aux humains.

Peut-être existait-il encore un souterrain parmi ces roches trouées de grottes, de cavernes, de gouffres et de précipices ? En tout cas, nul ne se serait risqué à en chercher l'entrée, car on la disait gardée jalousement par les « encantados », les « enchantées ».

C'étaient d'étranges femmes, venues d'on ne sait où jusqu'à ces montagnes de l'Ariège. Noires de cheveux et d'yeux, brunes de peau, vivant dans des endroits qu'elles tenaient secrets, elles n'en sortaient guère. Et seulement pour mal faire, piller les basses-cours et les maisons, jeter des sorts sur le bétail. Bref, des sorcières dont les gens du pays se seraient bien passés.

Ils cherchaient en vain comment s'en défaire.

Or, elles avaient pris l'habitude, s'enhardissant avec le temps, de venir danser, les nuits de lune, sur un pont au-dessus d'un torrent. De là, elles narguaient les habitants et faisaient pleuvoir sur eux leurs maléfices si, par malheur, ils se montraient.

C'était à peu près vers l'époque où le preux Roland, le neveu de l'empereur Charlemagne, s'en revenait d'Espagne où il était allé battre les Sarrasins.

Il passait par le col du Port quand, soudain, il vit les sorcières. En même temps une délégation des villageois de Montorgueil se jetait à ses pieds en implorant son aide. Lui seul pouvait, par sa bravoure, affronter et vaincre les « enchantées ».

Roland les écouta et lança son épée, Durandal, droit devant lui. La bonne lame, bien dirigée, coupa le pont en deux. Dans un fracas épouvantable, le pont et les sorcières s'engloutirent dans le torrent.

Les villageois poussèrent des cris de joie, et Roland poursuivit sa route.

Oui, mais voilà, toutes les « encantados » n'avaient pas péri noyées. Il en avait réchappé trois. Deux mauvaises, mère et fille, qui s'étaient attardées à cueillir des herbes à sort dans la vallée, et une bonne, toute jeunette, toute follette, si menue et légère qu'une planche du pont en basculant dans le torrent l'avait lancée à travers les airs.

Elle avait atterri dans un champ de trèfle juste au pied du château de Calamès.

Deux mauvaises et une bonne, car il en est des sorcières comme des humains, il en est des perfides et des franches, des folles et des sages, des méchantes comme teignes et d'autres au cœur d'or.

La mère et la fille allèrent se cacher dans une cabane abandonnée près du village de Montorgueil et attendirent.

La jeune follette émergea de son champ de trèfle et, sans trop réfléchir, se mit à grimper le sentier menant au château de Calamès. Le pont-levis était baissé, la grande porte ouverte, elle s'y glissa et s'en alla dans les cuisines qu'elle connaissait un peu. Elle y était venue tenter de vendre des dentelles faites en fils de la vierge, dont personne n'avait voulu.

Elle avisa un recoin assez sombre, loin des trois cheminées où rôtiisaient des viandes, et s'y blottit. Contre la suie du mur, sa cape sombre, ses cheveux noirs la dissimulaient aux regards.

Un peuple de marmitons et de servantes s'affairait aux préparatifs du souper. Tout à coup, il se fit un remue-ménage et, escorté de ses chiens favoris, le seigneur du château entra dans les cuisines. Il était jeune et blond, portait un biau vert. S'approchant d'une marmite, il souleva le couvercle. Le chef cuisinier s'empressa :

— Civet de lièvre, monseigneur.

Le seigneur poussa un petit soupir :

— Je le vois bien !

Il souleva un autre couvercle :

— Salmis de palombes, monseigneur.

Nouveau soupir et un nouveau : « Je le vois bien », dit sur un ton résigné.

Puis il regarda les broches qui tournaient. Chevreuil sur l'une, gigots de sangliers sur l'autre et sur la troisième des faisans.

Le jeune seigneur soupira encore plus fort :

— Du gibier, toujours du gibier, encore du gibier... Suis-je donc condamné à ne manger que ça toute ma vie !

— Monseigneur, dit le chef cuisinier vexé, je cuisine ce que votre intendant me donne. Ce n'est pas ma faute si la basse-cour est vide et si la maladie a décimé les troupeaux.

— Je sais, je sais, dit le seigneur. Mais je donnerais beaucoup pour

manger un cuissot de veau, une longe de porc ou un grand carré de bœuf !

De son recoin sombre, l'enchantée observait, écoutait. Elle trouvait le jeune seigneur beau et comme elle avait bon cœur mais peu de cervelle, elle se mit à dire tout bas les paroles qui transforment toutes choses selon votre désir.

À la minute, sur chacune des trois broches se mirent à tourner, à la place du sanglier, des faisans, du chevreuil, le cuissot de veau, la longe de porc et le grand carré de bœuf souhaités par le seigneur.

Ce fut, dans les cuisines, un beau remue-ménage ! Les servantes se signaient, les marmitons s'enfuyaient, le chef cuisinier, les yeux exorbités, courut aux marmites où le même prodige venait de s'accomplir : fricassée de poulets, daubes et blanquettes embaumaient l'air que n'alourdissaient plus les odeurs fortes des marinades de gibier.

Le jeune seigneur, lui, une fois le premier saisissement passé, se tourna vers le cuisinier, aussi blanc de peur que sa toque et qui gémissait :

— C'est le diable, c'est le diable !

— En tout cas, fit-il, c'est un bon diable et je souhaite qu'il me joue souvent des tours de ce goût-là !

Ses yeux noirs brillaient de satisfaction.

Dans son recoin l'enchantée respira. Car elle avait mesuré, trop tard, quel risque elle venait de courir, par son irréflexion. Peut-être aussi parce que ce jeune seigneur aux cheveux si blonds et aux yeux si clairs lui plaisait.

On s'en fut à table. Elle suivit, frôlant les murailles dont sa cape avait la couleur, et s'installa dans un autre recoin.

Tout en mangeant de bon appétit ces mets inattendus, le jeune seigneur laissa échapper un regret :

— Quel dommage de boire de l'eau sur un aussi plaisant repas !

Et il regardait son gobelet d'étain plein à ras bord d'une eau de source.

Toujours aussi irréfléchie et désolée pour lui dans son cœur, la jeune enchantée follette dit aussitôt tout bas les paroles qui changent les choses.

Dans le gobelet d'étain, un vin de belle teinte rouge remplaça l'eau.

Cette fois, le jeune seigneur eut un haut-le-corps.

— Ne buvez pas, monseigneur, cria son écuyer. C'est le vin du diable et vous serez ensorcelé ! Laissez-moi appeler votre chapelain. Avec son eau bénite, il chassera le Malin qui depuis ce soir est entré ici !

— Ce vin est bon, dit le jeune seigneur, et je m'en vais le boire avant que les prières de mon chapelain ne l'aient fait redevenir eau.

Mais il était songeur et à plusieurs reprises fit des yeux le tour de la salle comme s'il cherchait quelqu'un. L'enchantée, se mordant la langue, se jura de ne plus l'aider, si charmant fût-il. C'était un jeu trop dangereux.

Le lendemain, le seigneur partit à la chasse. Mais était-ce le vin bu la veille, était-ce son cheval qui se montrait rétif ce matin-là, ou la selle qui était mal sanglée ? Le jeune homme, en sautant une haie, bascula et tomba.

On le ramena au château mal en point, une côte fêlée et la cheville droite enflée jusqu'au mollet. Le médecin appelé en hâte ne put rien pour le soulager, sinon ordonner des compresses et prescrire... la patience.

Or la patience n'était pas le fort de ce seigneur. Il se mit à gémir, de plus en plus, à mesure que les heures passaient et que la douleur augmentait.

Cachée dans la chambre même du jeune homme, l'enchantée avait le cœur fendu en entendant ces plaintes. Elle aurait bien aimé le secourir sur-le-champ. Mais un peu de prudence lui commandait d'attendre pour cela qu'il fasse nuit.

Quand tout dormit dans le château, sauf le seigneur qui continuait à se plaindre d'une voix lamentable, l'enchantée s'approcha du lit, passa doucement sa main sur la cheville douloureuse. Aussitôt le mal disparut.

Mais le seigneur, se dressant sur sa couche, saisit au vol la main de l'enchantée et la posant sur la côte, qu'en tombant de cheval il s'était fêlée, murmura :

— Ici aussi, j'ai mal.

En sentant sous sa main battre le cœur de celui qu'elle commençait à aimer, l'enchantée oublia la prudence et prononça tout haut la formule magique qui ne doit se dire que tout bas.

— Ainsi, dit le seigneur, mon écuyer avait raison, et tu es fille du diable. Que fais-tu ici ?

— Je viens vous aider parce que je vous aime.

Sa voix tremblait un peu et elle avait grand peur à l'idée de ce que le seigneur allait répondre.

Il se contenta de rire et répéta, comme la veille dans les cuisines :

— Je le vois bien. Quelqu'un qui m'eût voulu du mal n'eût pas changé en viande mon gibier, en vin l'eau que d'ordinaire je bois et ne m'eût pas guéri de ma chute.

Il ajouta d'une voix rêveuse après un grand temps de silence :

— Si tu n'es pas fille du diable, qui donc es-tu ?

L'enchantée hésita. Dire la vérité n'était-ce pas le perdre ? Elle ne voulait surtout pas que le seigneur la voie. Elle se jugeait laide avec ses cheveux noirs, son teint brun, ses yeux couleur de mûre. Elle

inventait sur-le-champ une fable.

— Je suis fille de roi, dit-elle, mais, à ma naissance, victime d'un enchantement, je fus condamnée à ne jamais voir la lumière ni du soleil ni même de la lune. Car le moindre de leur rayon ferait de moi une araignée.

Le jeune seigneur la crut-il ?... Il dit simplement :

— Qui que tu sois, reste près de moi.

Et l'enchantée resta.

Pendant ce temps, cachées dans leur cabane, tout au bout du village de Montorgueil, les deux mauvaises enchantées, mère et fille, commençaient à trouver le temps long.

Elles décidèrent de sortir. Après tout, que risquaient-elles ? Les gens croyaient que toutes les encantados avaient péri noyées et personne jamais n'avait vu leur visage de près.

En chemin, elles croisèrent un garçon qui partait faucher son pré.

— N'aurais-tu pas du travail pour nous ? demanda la fille en plantant ses yeux noirs hardis dans les yeux du garçon.

La mère riait sous cape quand elle entendit le garçon dire d'une voix changée :

— Allez chez mon père. Il embauche pour la moisson. Dites-lui que c'est moi qui vous envoie.

Elles s'y rendirent et le père les embaucha. Et ce qui devait arriver arriva, le garçon devint si amoureux de la fille qu'il décida de l'épouser. Le père se désolait :

— Cette fille t'a ensorcelé. Nul ne sait d'où elle sort et elle ne possède aucun bien. Et la mère ne me plaît guère. Elle a des mines de sorcière...

Le fils protesta mais les paroles de son père lui étaient restées sur le cœur. D'autant que lui aussi trouvait à la mère un air... enfin, un air pas catholique. Il leur avait arrangé du mieux qu'il avait pu leur cabane et, une fois ou deux, les avait trouvées mijotant d'étranges ragoûts.

À quelque temps de là, la fille dit à son amoureux :

— Demain soir samedi, ne viens pas. Nous ne serons pas ici. Il nous faut aller faire un petit voyage. Lundi, nous serons de retour.

Cela décida le jeune homme. Le samedi, quand il fit nuit, il alla à la cabane, se cacha dans un placard de la cuisine d'où il pouvait tout voir sans être vu.

Les deux femmes faisaient bouillir quelque chose dans un chaudron et, l'une après l'autre, elles remuaient ce bouillon avec une « toudeilho ».

Un peu avant minuit, elles se déshabillèrent, se frottèrent le corps avec le contenu du chaudron. Et le garçon, épouvanté, les vit s'élever et monter, monter, l'une après l'autre, par la cheminée.

« Je verrai tout jusqu'à la fin, coûte que coûte », pensa-t-il et, à son tour, il se déshabilla et se frotta tout le corps avec la mixture qui restait dans le chaudron. Il se sentit devenir léger, léger, et s'envola, lui aussi, par la cheminée.

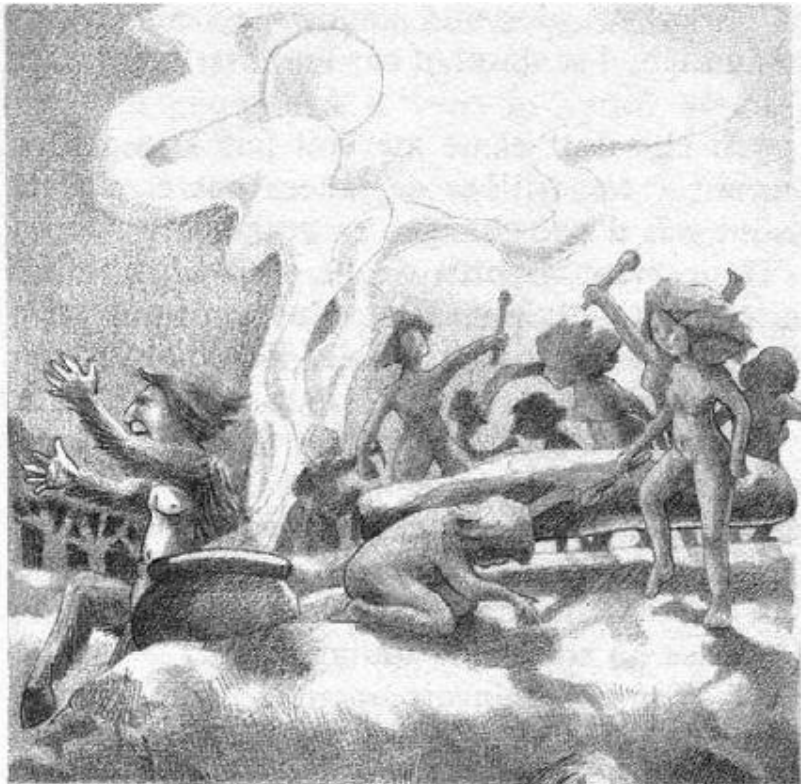
Il arriva au milieu d'un pré qu'éclairait la lune.

Une large pierre plate était posée à quelques centimètres du sol. Autour se tenaient assises toutes sortes de femmes, des grandes, des petites, des vieilles, des jeunes. Chacune tenait à la main une louche en pierre et un grand homme noir, tout velu, aux pieds de bouc, attisait le feu sous un grand « traoucadou ».

Les flammes montaient dans la nuit, et des étincelles s'envolaient autour des sorcières qui commencèrent à danser.

Avec un cri d'épouvante et de désespoir, le jeune homme reconnut la fille qu'il aimait et sa mère et il tomba évanoui.

Quand il revint à lui, il faisait grand jour. Il était allongé devant la cabane. Mais elle était vide. Les encantados mauvaises, mère et fille, avaient disparu.



Cette même nuit, au château de Calamès, le jeune seigneur écoutait le souffle régulier de l'enchantée endormie près de lui. Dès que l'aube poindrait, comme les autres fois, elle disparaîtrait. À l'idée que jamais il ne connaîtrait son visage, il se désolait car lui aussi, à présent, l'aimait.

« Si elle dort et ne me voit pas la regarder pensa-t-il, le sortilège ne jouera pas et elle ne risque pas d'être changée en araignée. »

Doucement il sortit du lit, s'en fut allumer une bougie, et s'approcha. Une goutte de cire tomba sur le bras nu de l'enchantée qui s'éveilla.

Elle poussa un cri, cacha son visage entre ses mains et se mit à pleurer.

Le jeune seigneur ne comprenait rien à ses pleurs. Tout ce qu'il voyait c'est qu'elle n'était pas le moins du monde changée en araignée et il poussa un soupir de soulagement.

— Pourquoi m'avoir raconté cette fable ? demanda-t-il en s'efforçant de prendre un ton sévère que l'amusement de son regard démentait.

Entre deux hoquets, elle avoua :

— Parce que je suis laide et que je ne voulais pas que tu me voies.

Le seigneur en resta muet. Laide ? Elle ? Avec ses yeux couleur de mûre des buissons, ses cheveux si noirs qu'ils en prenaient un reflet bleu et ce teint où semblaient danser tous les reflets du soleil ?

Elle vit son étonnement, reprit un peu espoir.

— Et les enchantements, dit-il, toutes ces paroles étranges que tu connais, qui changent la nature des choses au gré des désirs et guérissent les maux du corps, d'où les tiens-tu ?

Comme elle hésitait à répondre, il dit avec force :

— Et cette fois, je veux la vérité, plus de mensonges !

Alors, elle raconta tout. Qu'elle était une encantado échappée par miracle à l'épée de Roland, désormais seule au monde.

— Une encantado ! s'écria le jeune seigneur.

Elle parla longtemps. Il l'écoutait à peine.

Plus il la regardait, plus il la trouvait belle et plus il l'aimait.

Il l'épousa deux jours après ; ils eurent des enfants et vécurent très vieux. Qu'elle ait été dans sa jeunesse une « enchantée » resta toujours leur secret.



LES MOULINS QUI PARLENT

Il y avait à Saleix, en des temps très anciens, ceux que l'on nomme Moyen Âge, deux moulins tournant au fil de l'eau, mais cette eau n'était pas la même.

Le premier moulin était bâti sur le ruisseau qui descend de la Crouzette, là où sont les tourbières et leurs algues vertes, qui donnent à cette eau une couleur qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

L'autre était planté sur un ru assez maigre mais né d'une source de débit toujours égal si bien que le courant actionnant les meules de ce moulin-là était plus uniforme que celui de l'autre.

Les gens du coin – pauvre coin que ces pentes de la Soulane plus chargées de sarrasin que de blé ! – portaient leur grain à moudre soit à celui-ci, soit à celui-là. Sans beaucoup d'illusions ! Le proverbe le dit : « Qui change de meunier ne change pas de larron ! »

C'était d'ailleurs la seule ressemblance entre Gustou et Bourtoumiu – les deux maîtres des deux moulins – car pour tout le reste, ils se détestaient du fond de l'âme.

Leur rivalité avait même fini par gagner leurs clients et le village se trouvait partagé au point que le curé, chaque dimanche, les exhortait en chaire et prêchait la pacification des esprits et des cœurs. Sans trop y réussir, du reste.

Chacun restait campé sur ses positions.

Or Gustou avait une fille nommée Hortense. Une belle fille, bien plantée et bien dressée par sa mère Honorine. Aussi capable de tenir la maison que de cultiver le jardin ou d'aller ramasser du bois. Et même, quand le travail pressait, elle descendait au moulin, aidait son père à faire glisser la farine dans les sacs, à passer le froment au sas pour le séparer du son. Jusqu'au treuil – qui empêche les meules de coller l'une à l'autre – qu'Hortense savait manœuvrer.

Tout de même, c'était une fille et Gustou regrettait de n'avoir pas eu un garçon. Honorine avait beau lui dire qu'ils auraient un jour un gendre, pour Gustou ce n'était pas la même chose. Et il enviait son rival Bourtoumiu.

Car Bourtoumiu, lui, avait un fils, Bernadou, un beau garçon

solidement charpenté qui n'avait pas son pareil pour charger et décharger, de l'air de qui se joue, les sacs les plus lourds. Ou pour faire tourner son fouet en faisant siffler les lanières en l'air...

Gustou envoyait sa chance à Bourtoutmiu. Tout en restant d'humeur gaillarde, en bon gros homme qui aime bien boire, bien manger et plaisanter.

Mais voilà qu'un certain hiver, quelques semaines avant Noël, notre meunier commença à donner des signes de mauvaise humeur, puis de mélancolie, pour finir de tristesse noire. Comme si un tourment profond le rongait.

Et, chose tout à fait curieuse, presque au même moment, son rival, Bourtoutmiu, sans plus de raison apparente, s'enfonça lui aussi dans la neurasthénie. Fini de plaisanter, de rire plus encore. À peine s'il parlait, s'il mangeait, s'il buvait.

Et l'entourage des deux hommes ne cessait de se demander : Qu'est-ce qui peut bien les tracasser ?

Vint le soir de Noël. Et la veillée au coin de lâtre à rôtir des châtaignes en attendant les trois coups de la cloche annonçant l'office de minuit.

Gustou, qui paraissait de plus en plus tourmenté, ne se mêlait pas à la joie générale. Il sortit sans se faire remarquer, alluma sa lanterne et, enfoncé dans sa « capette », il dégringola le sentier qui, de Saleix, descend au bord de l'eau.

Il s'assit près de ses meules qu'il avait mises en mouvement, les observa un bon moment. Une grande ride creusait son front. Ses meules avaient bel et bien la maladie des pierres. Elles se délitaient lentement, en menus éclats, jusqu'ici à peine visibles mais qui, mêlés à la farine, en altéraient déjà la pureté.

Personne ne s'était encore plaint mais cela ne tarderait guère ; son honneur de meunier serait compromis, ses clients le quitteraient, iraient chez son rival et ce serait la fin de son moulin.

Il était là, prostré, le front entre ses mains quand, au loin, la cloche de l'église sonna les trois coups, annonçant l'office de minuit.

Et voilà que les meules se mirent à parler. Au rythme du tic-tac du moulin, elles disaient :

— *Sat bol fé ja pot ! Sat bol fé ja pot !* (Si elle veut, elle peut ! Si elle veut, elle peut !)

Le meunier en resta ahuri. Il n'y avait donc pas que les bêtes qui parlaient en cette nuit-là ? Les choses aussi avaient le don de la parole. Et quelles paroles moqueuses ! À croire que les meules étaient ensorcelées !

Il mit la vanne, se signa, prit son bâton, sa capette, sa lanterne, pour se rendre à la messe de minuit.

Comme il fermait la porte, il aperçut de la lumière chez son rival

Bourtoutmiu et crut le moulin hanté. Il approcha, mit un œil à la serrure et regarda à l'intérieur.

Et, que vit-il ? Bourtoutmiu, à genoux, la mine défaite, écoutait, tout tremblant, une voix qui, accordée au rythme du tic-tac du moulin, montait des meules et disait :

— *Sé nat bol fé qu'at deïtché ! Sé nat bol fé qu'at deïtché !* (Si elle ne veut pas qu'elle le laisse ! Si elle ne veut pas qu'elle le laisse !)

Plus moqueuses encore que ses meules à lui ! Est-ce que, par hasard, elles souffriraient du même mal ?

Gustou appela son rival. L'autre ouvrit la porte et une peur commune, d'un seul coup, les réconcilia. Un même malheur, aussi. Car la même maladie des pierres frappait les meules des deux moulins et aucun des meuniers n'avait la recette qui les eût guéries – en admettant qu'elle existe !

Les deux adversaires, jusqu'alors irréconciliables, prirent en commun le sentier du village, entrèrent ensemble à l'église, s'assirent côte à côte. La stupeur fut générale. Personne n'y comprenait rien.

Pendant une semaine, Gustou et Bourtoutmiu, auxquels s'étaient joints Bernadou et Hortense – en tant qu'héritiers à venir des moulins – réfléchirent. Ce qui sortit de ces conversations, nul ne le sut.

Seulement, sitôt que les chemins furent débarrassés de la neige, Bernadou s'en alla au plat pays. Il entra comme garçon meunier dans plusieurs moulins de la plaine.

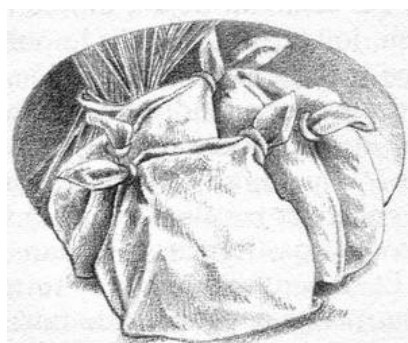
Puis un jour, on le vit revenir à Saleix, à la tête d'un attelage de mules qui traînaient deux meules de moulin. Toutes deux cerclées de fer et l'une portant sur une de ses faces cinq rigoles par où la farine pouvait couler.

Personne à Saleix n'avait vu de meules de ce genre ! L'ébahissement fut grand et plus encore lorsqu'on vit que, pour abriter ces nouvelles meules, les deux compères réunis bâtissaient un troisième moulin dont Bernadou serait le meunier.

La suite ne pouvait tarder : Bernadou épousa Hortense. Le jour des noces, le cortège descendit le raidillon. Hortense mit l'eau au canal, Bernadou leva le treuil. Et l'assistance muette de saisissement entendit, mêlées au tic-tac du moulin, ces paroles bien-pensantes :

— *Diu nous adjudara ! Diu nous adjudara !* (Dieu nous aidera ! Dieu nous aidera !)

Ce fut l'unique fois où les meules parlèrent, scellant la paix entre les meuniers ennemis. Mais les moulins continuèrent à chanter la chanson des pierres et de l'eau jusqu'au siècle dernier où, de vieillesse, ils s'écroulèrent.



LE JOUEUR DE FIFRE

Il y avait un garçon, du côté de Vigos, qui était si bon joueur de fifre qu'il n'avait pas son pareil dans toute la région pour faire, à chaque fête de village, danser les gens.

Un jour qu'il revenait ainsi d'une assemblée, en passant au bord de la rivière, il aperçut un gros brochet étendu sur le sable, la bouche ouverte et qui semblait déjà à moitié mort.

— Adieu, joueur de fifre, dit le poisson.

— Adieu brochet, dit l'autre.

— Voudrais-tu me rendre un service ?

— Si je le peux, pourquoi pas ?

— Tout à l'heure, en sautant, je suis tombé hors de la rivière et je vais périr, tu le vois, si tu ne me secours pas. Remets-moi dans l'eau, je t'en prie. Et si jamais à ton tour tu te trouves dans l'embarras, je te promets de faire pour toi tout ce que je pourrai.

— Hé, que pourrais-tu donc faire pour moi ? dit en riant le jeune homme.

— On ne sait pas, dit le brochet.

Le joueur de fifre ramassa le poisson, le remit dans la rivière et poursuivit son chemin, en sifflant.

Il approchait d'une sablière quand il entendit une minuscule petite voix qui disait :

— Adieu, joueur de fifre !

Il regarda autour de lui sans d'abord rien voir puis il finit par apercevoir, sur le bord du sable, une fourmi qui paraissait pouvoir à peine se traîner.

— Adieu, fourmi, dit le garçon poliment.

— Peux-tu me rendre un service ?

— Demande toujours. Je verrai.

— Je viens de me blesser, je ne peux plus marcher. Je vais mourir dans tout ce sable si tu ne m'aides pas à en sortir. Je t'en prie, porte-moi jusqu'à la fourmilière. Si toi aussi, un jour, tu as besoin d'aide, je me souviendrai de ce que tu auras fait pour moi !

— Et que puis-je attendre de toi, pauvre bestiole ?

— Sait-on ? dit la fourmi.

Le joueur de fifre la ramassa comme il avait fait du poisson et alla la porter à la fourmilière qui était à quelques pas de là. Puis il recommença à marcher sans plus y penser.

Il passait près d'un gros tilleul tout en fleurs et qui sentait si bon que le garçon s'arrêta un instant pour en respirer le parfum. Soudain il vit une abeille tout près de lui. Elle paraissait voler maladroitement.

— Adieu, joueur de fifre, dit l'abeille.

— Adieu, abeille.

— Voudrais-tu me rendre un service ?

— Pourquoi pas, s'il y a un moyen ?

— Je viens de me déchirer une aile, je ne peux plus voler. De grâce, porte-moi au rucher, ne m'abandonne pas ! Peut-être qu'un jour ou l'autre je te revaudrai cela !

— Eh, pauvrette, quand tu le voudrais, que pourrais-tu faire pour un homme ?

— Qui sait ? répondit l'abeille.

Le joueur de fifre se baissa, la ramassa avec grand soin, la porta au rucher et continua son chemin.

Or ce joueur de fifre était un garçon très adroit qui faisait tout ce qu'il voulait de ses mains. S'il lui prenait fantaisie de confectionner une table, le plus fin ébéniste n'y eût trouvé de défaut ; s'il taillait un pipeau, il en sortait des sons aussi harmonieux que d'une flûte traversière ; s'il s'avisait de planter des salades, elles devenaient grosses comme des choux !

Tant et si bien que, la jalousie des voisins s'en mêlant, on finit par chuchoter que, pour si bien réussir tout, ce joueur de fifre était peu ou prou magicien.

Cela vint aux oreilles du roi qui désira voir le garçon. Il le convoqua au palais toute affaire cessante et dans le plus bref délai.

Le joueur de fifre était tout étonné. Cet ordre d'aller au palais ne lui disait rien qui vaille. Mais quand un roi commande, que faire d'autre sinon obéir ?



Il partit donc sans tarder et quand il fut devant le roi, ce dernier lui dit :

— On m'a conté mille merveilles à ton sujet et vanté ton adresse et tes capacités. Eh bien, je veux savoir si tout cela est vrai. Tu vois cette clef ? C'est celle de mon trésor. Je vais la jeter dans la rivière. Si, dans une heure, tu n'as pas réussi à me la rapporter, tu seras pendu.

Tout en parlant, le roi s'était approché de la fenêtre qui surplombait la rivière. Il l'ouvrit, jeta la clef dans l'eau.

« Je suis perdu, pensa le joueur de fifre. Qui pourrait, à présent, retrouver cette clef ? » Il s'en alla tristement, la tête basse, et se mit à marcher le long de la rivière sans savoir que faire. Il avait beau se creuser la cervelle, il ne voyait pas le moyen d'échapper à la pendaïson. Et l'heure tournait...

Il aperçut soudain un gros brochet qui fendait l'eau et venait vers lui. Quand il fut près du bord, il cria :

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, joueur de fifre ? Tu n'es pas gai comme l'autre jour !

— On ne peut pas toujours rire, que veux-tu ! répondit le garçon d'un air sombre.

— Quelque chose te tourmente, insista le brochet. Je le vois bien. Dis-moi ce que c'est.

— Puisque tu y tiens, autant te le dire : le roi m'a fait appeler, a jeté la clef de son trésor au milieu de la rivière et m'a ordonné de la lui rapporter avant une heure, faute de quoi je serai pendu. Puis-je me réjouir ?

— S'il n'y a que ça, dit le brochet, moi, je vais te tirer d'affaire. L'autre jour, tu m'as sauvé la vie. À mon tour d'en faire autant.

Le brochet plongea et, au bout d'un moment, revint à la surface, portant la clef dans sa bouche.

Le garçon la prit. Tout l'or de la terre ne lui aurait pas donné plus de joie ! Il remercia bien le brochet et courut au palais du roi.

— Sire, voici la clef.

— Tu es bien habile, je le vois, dit le roi. Mais l'épreuve n'est pas finie. Je vais faire éparpiller un sac de millet dans le bois, au milieu des broussailles. Si, dans une heure, tu n'as pas tout ramassé sans qu'il en manque un grain, tu seras pendu.

Puis, le roi appela son intendant et donna l'ordre d'éparpiller le sac de millet comme il était dit. Ce qui sur-le-champ fut fait.

« Cette fois, pensa le garçon, je comprends que le roi veut ma mort et je ne m'en sortirai pas vivant. Qui viendrait à bout, en une heure, d'une pareille tâche ? »

Il se dirigea tout de même vers le bois et là, il s'assit tristement, la tête dans les mains, les yeux fixés à terre. Soudain, il vit une fourmi qui le regardait :

— Te voilà bien sombre ce matin, joueur de fifre, dit la fourmi. Que t'arrive-t-il ?

— Que veux-tu qu'il m'arrive ? D'ailleurs, à quoi servirait de te le conter ?

— À plus que tu ne crois, peut-être. Allons, raconte !

Il raconta le sac de millet éparpillé dans le buisson, l'ordre du roi, la menace de pendaison, et ajouta :

— Je suis perdu cette fois.

— Pour si peu ! s'écria la fourmi. Mais, moi, je vais te tirer de ce mauvais pas. L'autre jour, quand j'ai failli périr dans la sablière, tu m'as sauvée. Je te le rends à présent. Ne t'inquiète plus. Tu vas voir !

Elle disparut parmi la mousse et les feuilles. Au bout d'un moment, elle revint. Toute la fourmilière la suivait et voilà mille petites pattes brunes s'activant à travers les broussailles, tirant les grains de mil, les portant, les poussant, bref faisant si bien qu'en moins d'une heure le joueur de fifre put remplir le sac sans qu'il manque un seul grain.

Le roi fut très surpris mais ne le marqua pas.

— C'est bien, dit-il, c'est très bien, même. Il faut croire que tu as le diable entre les deux yeux ! Et tu ne fais pas mentir ta réputation. Mais je ne te tiens pas encore tout à fait quitte. J'ai trois filles si semblables d'aspect que c'est à peine si moi-même je parviens à les distinguer l'une de l'autre. Je sais qu'une des trois est amoureuse de toi. Demain, quand elles seront à l'église, tu devras me dire, devant tout le monde, laquelle de mes trois filles t'aime. Si tu devines, elle sera ta femme et tu l'épouseras. Si tu te trompes, tu seras pendu.

« La finale ne varie guère, pensa tristement le pauvre joueur de fifre. Épouser la fille du roi m'irait tout à fait, encore faudrait-il pouvoir la reconnaître. Je suis bel et bien perdu, cette fois ! »

Il se mit à marcher à travers la campagne, remâchant ces tristes pensées et fut un moment sans voir qu'une abeille volait à ses côtés. À la fin, elle l'interpella :

— Qu'as-tu, joueur de fifre, pour être aujourd'hui aussi peu attentif à ce qui t'environne ?

— C'est que j'ai des soucis, dit le garçon.

— Chacun en a, dit l'abeille avec philosophie.

— D'aussi graves que les miens, j'en doute !

— Et quels sont-ils donc ?

— Ni plus ni moins que ma mort.

— Ta mort ! Joueur de fifre, comme tu y vas ! En es-tu sûr ? Conte-moi ça !

Le joueur de fifre raconta la dernière épreuve à laquelle le roi venait de le soumettre et qu'il était assuré de ne pas remporter.

— Écoute, dit l'abeille. Sois à l'église demain matin à l'heure qu'a dit le roi. Quand ses filles seront entrées, observe-les bien. Je volerai

autour de la tête de celle qui t'aime jusqu'à ce qu'elle me chasse avec son mouchoir. Tu n'auras plus qu'à la désigner au roi pour qu'elle devienne ta femme.

— Tu me sauves la vie ! s'écria le joueur de fifre qui reprenait espoir.

— Comme tu fis pour moi quand je ne pouvais plus voler et que tu me transportas jusqu'au rucher. Chacun son tour !

Et l'abeille s'envola.

Le lendemain matin, quand on sonna la messe, le roi et ses trois filles entrèrent dans l'église. Toutes trois également jolies, élégantes, bien faites et aussi semblables qu'un même reflet dans trois miroirs.

Le joueur de fifre, émerveillé, suivait à quelques pas. Était-il possible qu'une de ces belles demoiselles soit amoureuse de lui ? Et qu'il puisse l'épouser ?

On entra dans l'église. Chacun s'assit et l'office commença. Mais voilà qu'une abeille se mit à bourdonner et à voleter tout autour des cheveux, du visage d'une des trois filles du roi.

Celle-ci, importunée, agita son mouchoir de dentelle et chassa l'insecte.

Aussitôt, le joueur de fifre se leva et s'inclina devant le roi, tenant la fille par la main :

— Sire, c'est celle-là.

Le roi ne put se dédire. Le joueur de fifre épousa celle qui l'aimait et ils vécurent longtemps heureux.



LE FORGERON MISÈRE

Il était une fois un forgeron qui s'appelait Misère. Il était pauvre comme le chat d'un juge. Si pauvre que bien souvent ses enfants devaient aller mendier faute d'avoir du pain à la maison.

Un soir d'hiver qu'il était assis au coin de son feu avec les enfants, attendant que sa femme mît leur maigre souper sur la table, un vieux mendiant tout déguenillé frappa à la porte :

— N'auriez-vous pas, braves gens, un peu de place à votre foyer pour passer la nuit, et un morceau de pain, sans vous priver ?

— Entrez, pauvre homme, répondit Misère, entrez. Nous ferons comme nous pourrons.

Sa femme n'était pas contente et grognait entre ses dents :

— Voyez ça ! Ne sommes-nous pas assez misérables ? À tout moment, il faut envoyer les enfants mendier leur pain de côté et d'autre et maintenant tu vas te mettre à héberger les passants !

— Bah, répondit Misère. Il faut avoir compassion. Quelques bouchées de plus ou de moins... Apporte le peu qu'il y a.

Et il dit au mendiant :

— On a raison de dire : celui qui est pauvre n'est pas riche ! Il n'y aura pas grand-chose à mettre avec le pain, mais je vous l'offre de bon cœur. Approchez-vous du feu, vous êtes tout gelé !

Le mendiant s'assit, mangea, se réchauffa, devisa un temps avec Misère puis, quand arriva l'heure de dormir, le forgeron lui installa une paillasse faite de feuilles de maïs. Le mendiant s'étendit dessus et s'endormit.

Le lendemain matin, dès qu'il fit jour, le mendiant se leva, prit son bâton et au moment de passer le seuil dit à Misère :

— Pour ton accueil et pour ton pain, je veux te faire un don. Demande-moi trois choses. Quelles qu'elles soient, tu les auras. Car je suis saint Pierre et le bon Dieu me les accordera.

Alors la femme dit tout bas à Misère :

— Demande la richesse ! Nous sommes si pauvres ! Que nous puissions au moins nous donner un peu de bon temps et laisser après nous quelque chose aux enfants.

— Laisse-moi réfléchir, répondit Misère.

Et quand il eut réfléchi un moment, il dit à saint Pierre :

— J'ai là un vieil escabeau : je désire qu'aucun de ceux qui s'assièront dessus ne puisse s'en lever sans ma permission.

En entendant cela, sa femme faillit tomber et dit à voix basse :

— Deviens-tu fou ? Que diable vas-tu chercher avec cet escabeau quand nous sommes pauvres comme pas un ?

— C'est à moi de répondre, répliqua Misère. Pas à toi. Je demande ce qui me plaît.

Il réfléchit encore un moment et dit à saint Pierre :

— J'ai là, devant ma porte, un pommier dont on vient toujours me voler les pommes : je désire qu'aucun de ceux qui grimperont dessus n'en puisse descendre sans que je le permette.

Pour le coup, la femme ne tenait plus en place :

— Perds-tu donc tout à fait la tête, pour laisser passer le bonheur quand il vient au-devant de toi ? N'auras-tu pas de quoi acheter des pommes et tout ce que tu voudras quand tu auras la richesse ?

— Encore une fois, répliqua Misère, c'est à moi de répondre, femme. Pas à toi. Je fais comme bon me semble.

— Mais à présent du moins, supplia la femme, fais-toi donner la richesse : il ne te reste plus qu'une chose à demander !

Misère l'écarta d'un geste et se remit à réfléchir. Il tira de sa poche une vieille bourse en cuir plus souvent vide que pleine et la tendit à saint Pierre en disant :

— Je voudrais que rien de ce qui entrera dans cette bourse n'en puisse sortir sans ma permission.

— Ce sera comme tu l'as désiré, dit saint Pierre.

Et il s'en alla. Pas plus tôt sorti, que la femme de Misère se mit à tempêter, à crier, à accabler son mari de reproches et d'injures.

Misère la laissa crier et se remit au travail. À peine avait-il eu le temps de mettre deux fers au feu, qu'un inconnu se présentait :

— Adieu, forgeron !

— Adieu.

— Que fais-tu donc ?

— Je travaille, comme tu vois.

— Ton visiteur de cette nuit ne t'a donc rien donné ?

Misère regarda l'inconnu et fronça le sourcil. L'autre se mit à rire :

— Eh oui ! j'en sais des choses et qu'un saint de Dieu était chez toi. Un saint bien avare s'il ne t'a rien donné !... Moi, je suis le diable et je suis prêt à faire de toi un homme riche, le plus riche du pays. À une condition.

— Voyons la condition, dit Misère tranquillement.

— Dans dix ans, jour pour jour, je reviendrai ici et alors il faudra me suivre, tu m'appartiendras. Mais pendant ces dix ans, tu vivras en

seigneur, un genou sur l'autre, avec dans tes poches autant d'or et d'argent que tu en désireras.

— Entendu, dit Misère. J'accepte.

Aussitôt le diable disparut.

À dater de ce jour, Misère eut de l'argent à n'en savoir que faire. Il se donna du bon temps. Sa femme, ses enfants et lui allaient de fête en fête, heureux comme coqs en pâte, gais, insoucians et faisant des jaloux.

Dix ans passèrent de la sorte. Et puis, un beau matin, le diable reparut :

— Alors, mon garçon, es-tu prêt ? J'ai tenu parole. Le moment est venu de tenir la tienne. Suis-moi.

— Déjà ! se récria Misère. Ces dix ans ont passé si vite qu'à peine si j'ai eu le temps d'en profiter. Ne peux-tu m'accorder dix autres années ? Juste dix petites années... Après, promis, je te suivrai !

— Non, non ! dit le diable. Ne va pas chicaner. Ce qui est dit est dit. L'heure est venue. Suis-moi !

— Bon, soupira Misère. Puisque je ne peux te fléchir, je vais me préparer. Laisse-moi juste le temps de mettre en ordre mes affaires et je suis à toi. En attendant, assieds-toi un instant sur ce tabouret.

Et il lui présenta le vieil escabeau qui était autrefois dans sa forge. Le diable s'assit dessus.

Au bout d'un moment, Misère revint :

— Voilà, je suis prêt. Partons.

— Partons ! dit le diable.

Et il voulut se lever. Mais le voilà bien surpris : impossible de bouger de son siège !

— Hé, qu'est ceci ? fit-il, étonné. Je ne peux pas me détacher de cet escabeau.

— C'est drôle tout de même, dit Misère jouant à l'innocent. Attends, je vais t'aider.

Tout en parlant, il saisit un gros bâton qui était derrière la porte et s'approchant du diable, vlan ! et vlan ! il se mit à lui en donner des coups, en long, en large et en travers. Tant et si bien que le diable beuglait comme âne qu'on écorche et criait d'arrêter. Misère continuait de frapper. Un coup n'attendait pas l'autre et lui-même fut bientôt hors d'haleine. Il dit alors au diable :

— Tu ne sortiras de là que si tu m'accordes encore dix années toutes pareilles à celles que je viens de vivre, or et argent à volonté.

— Accordé, accordé ! hurla le diable qui avait l'échine si malmenée par le bâton de Misère qu'il s'en alla courbé en deux comme un vieillard, une fois libéré de l'escabeau ensorcelé.

Et Misère de continuer à vivre comme par le passé, jetant son or par les fenêtres et n'ayant qu'à puiser dans sa poche pour en trouver

d'autre.

À ce train, dix ans furent vite passés en fêtes, en bals, en bombances de toutes sortes.

Puis, un matin, le diable revint. Cette fois, il n'était pas seul. Il s'était fait suivre d'une escouade de diabolins et dès le seuil cria :

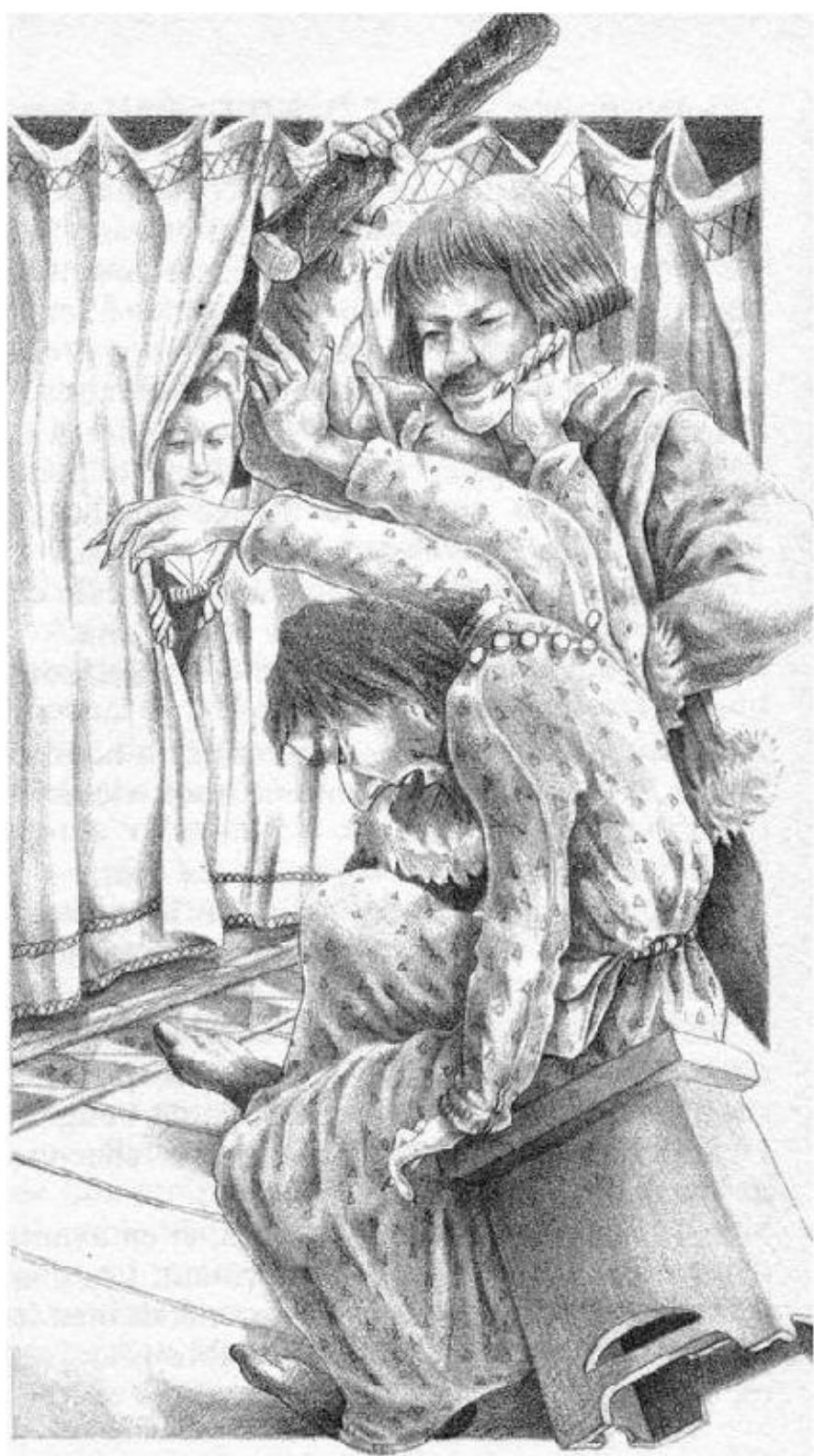
— Alors, l'ami, sommes-nous prêts ? Aujourd'hui, mon garçon, j'ai amené mes gens. Ton escabeau ne fera plus des siennes ! Allons, ouste ! Tu vois le chemin ?

— Ne me donnerais-tu pas encore dix pauvres années ? pria Misère. Pour toi, qu'est-ce que dix années de plus ou de moins à attendre ? Quant à moi, je me divertirai encore un peu !

— Tu t'es assez diverti comme ça, coquin ! grogna le diable. Dépêche-toi d'avancer !

— Allons, dit Misère en soupirant. Cette fois, je vois bien qu'il me faut te suivre. Laisse-moi seulement quelques minutes que je mette ordre à mes affaires. Si, pendant ce temps, vous avez envie de manger quelques pommes, toi et tes gens, montez dans le pommier, là-devant et ne vous privez pas : puisque je dois m'en aller, il ne m'en faudra plus. Autant que vous en profitez ! Vous verrez, elles ne sont pas mauvaises !

Les diabolins ne se le firent pas redire. Les voilà tous grimpés en un clin d'œil sur le pommier et mange que je te mange autant de pommes qu'ils pouvaient.



Le diable qui les regardait faire eut envie de croquer une pomme à son tour et leur cria :

— Jetez-m'en une que je voie si elles sont bonnes !

— Hé, répliquèrent les diabolotins, la bouche pleine, si tu en veux, fais comme nous, viens en prendre !

Le diable grimpa sur l'arbre à son tour.

C'était ce qu'attendait Misère. Il prit un pique-feu bien rougi sur la braise et s'approcha du pommier.

En le voyant les diabolotins voulurent descendre de l'arbre et le diable avec eux, pour se remettre en route. Mais impossible de bouger ! Ils étaient comme collés à la glue sur chacune des branches.

Et Misère de les piquer ici et là, et en avant, et en arrière avec le pique-feu brûlant. Les diables criaient comme des brûlés – c'était bien le cas de le dire ! – et le vieux diable plus fort qu'eux tous.

— Alors, comment trouves-tu les pommes ? se moquait Misère tout en l'aiguillonnant. Sont-elles à ton goût ? M'accordes-tu mes dix années cette fois encore ? Or et argent à volonté ?

— Accordé, accordé ! hurla le diable.

Tous les diabolotins sautèrent pêle-mêle de l'arbre et s'enfuirent, escortant le diable, dans de grandes odeurs de fesses roussies.

Misère recommença à vivre, heureux comme un pape, se donnant du bon temps plus fort que jamais, lui, sa femme, ses enfants et, le temps passant, ses petits-enfants.

Au bout des dix années, un jour, sans crier gare, toute une nuée de diables s'abattit sur la maison de Misère. Il y en avait de grands, de petits, de gras, de maigres, de rouges, de noirs, bref tous les diables de l'enfer étaient là, escortant le vieux diable et menant un joli sabbat !

— Ho, ho, dit Misère, rien que ça ? Tu n'as laissé personne chez toi, cette fois !

— Non, dit le diable. Car avec toi, vaurien, on ne saurait prendre trop de précautions ! Allons, viens et pas d'affaires à mettre en ordre, hein ! Ni d'escabeau ni de pommier. C'est tout de suite que nous partons !

— Si tu veux, dit Misère. J'ai eu mon compte de bon temps, cette fois, je le reconnais. Mais, dis-moi, vous venez de me donner une belle peur en tombant chez moi, là, tous, comme ça sans crier gare. Comment avez-vous fait ? Pour un peu je croirais que vous avez plus de pouvoir que Dieu !

— Pas plus que lui, fit le diable en se rengorgeant, mais autant. Nous entrons où nous voulons sans qu'on nous voie, si étroite que soit la place, nous y tenons à l'aise !

— Facile à dire ! fit Misère en hochant la tête. Quand saint Pierre passa ici, une certaine nuit il y a trente ans de ça, il me montra comment Dieu, ses anges, ses saints et tout son paradis pouvaient se

faire si petits, si petits qu'ils entreraient là, dans ma bourse ! Pour en faire autant, vous autres, comment vous y prendriez-vous ?

— Peuh ! fit le diable en haussant les épaules. Rien de plus simple !

— Vantard, va ! fit Misère. Tu voudrais me faire croire que tous tes diables qui sont ici et toi-même pourriez tenir à l'aise dans cette vieille bourse-là ?

Et il tendait au diable sa vieille bourse en cuir toute ouverte entre ses paumes.

À l'instant même, pfft, voilà les diables qui se transforment en fumée et cette fumée entre dans la bourse. Quand tout y fut bien, le diable cria :

— Alors, y sommes-nous entrés ou pas ?

Mais le forgeron, sans rien dire, ferme aussitôt la bourse, en serre bien les cordons, puis la porte sur son enclume et se met à frapper dessus à grands coups de marteau, de toute sa force.

Les diables, dans la bourse, se mirent à crier :

— Lâche-nous ! Lâche-nous ! Tu nous écrabouilles !

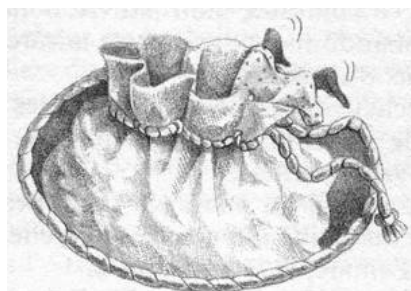
C'était un bruit d'enfer. Mais plus ils criaient, plus Misère frappait, sans s'émouvoir de rien. À la fin, il se fatigua et dit :

— Je jure de vous aplatir jusqu'au dernier comme peaux de lapins pour garnir les sabots si vous ne me promettez pas de ne plus jamais reparaitre devant moi et de me laisser vivre en paix tant qu'il me conviendra et comme bon me semblera.

— Je le promets, je le promets, hurla le diable. Ouvre cette bourse !

Alors Misère délia les cordons de la bourse. Les diables tout meurtris, décampèrent à la queue leu leu.

Jamais ils ne revinrent. Voilà pourquoi Misère est toujours sur la terre.



LE POISSON MAGIQUE

Sur les bords de l'Ariège vivait un pêcheur qui nourrissait sa famille du produit de sa pêche. Mais les temps étaient durs, le poisson devenu malin refusait de se laisser prendre. L'homme avait beau aller tous les jours à la pêche, tôt le matin, tard le soir, il ne rapportait plus rien.

Sa femme se lamentait :

— Si ça continue, mon pauvre homme, il te faudra abandonner ce métier de misère ou nous mourrons de faim.

Le pêcheur finit par se lasser et des gémissements de sa femme et de ce poisson qui toujours fuyait ses filets.

— Bon, fit-il un matin. Si je ne prends rien aujourd'hui, j'abandonne et je cherche un autre métier. Femme, je te le promets.

Le voilà parti au bord de l'Ariège. Les eaux, comme toujours après de fortes pluies, étaient épaisses et écumeuses. On ne voyait plus les galets du fond.

Il lança son filet et, du premier coup, ramena un poisson comme il n'en avait jamais vu. Un gros poisson aux étranges écailles rouges.

Et il faillit tomber tout de bon de saisissement quand il l'entendit parler.

— Laisse-moi retourner dans l'eau, pêcheur, et, en échange, tu prendras chaque jour autant de poisson que tu voudras.

L'homme le rejeta dans la rivière, moitié par compassion, moitié par peur que cet extraordinaire poisson soit une incarnation du diable.

Il lança de nouveau son filet, le ramena plein à craquer, ployant sous la charge. Tout en s'en revenant chez lui, il sifflotait de contentement. Car il aimait son métier de pêcheur et se désolait à l'idée de l'abandonner.

Sa femme regarda stupéfaite les truites, les barbeaux, les mulets, tous ces poissons frétillements encore entre les mailles du filet.

— Mais comment as-tu fait pour en prendre tant, fit-elle, soudain soupçonneuse.

Le pêcheur, sans malice, lui conta l'histoire.

— Bien, dit la femme. Demain, tu retourneras à la pêche et si tu attrapes ce poisson aux écailles rouges, tu me l'apporteras, je veux le

manger.

Le pêcheur promit mais il était bien ennuyé. Il aurait préféré laisser vivre ce poisson-là. Aussi, le lendemain, quand il fut à nouveau au bord de l'Ariège, il lança son filet sans plaisir et avec le secret espoir que le poisson aux écailles rouges ne s'y prendrait pas.

Hélas, ce fut lui qui sortit en premier. Et de la même voix que la veille, le poisson pria :

— Pêcheur, laisse-moi retourner dans l'eau. En échange tu prendras tout le poisson que tu voudras.

— Je ne peux pas, dit le pêcheur. Ma femme veut te manger.

Et il ajouta comme excuse :

— Elle attend un enfant pour bientôt. Il ne faut pas la contrarier.

Il lui sembla entendre alors un petit rire.

— Eh bien, soit ! dit le poisson. Qu'elle me mange puisqu'elle en a envie. Dans la nuit qui suivra, à minuit elle mettra au monde trois beaux garçons, ta jument, à l'écurie, aura à la même heure trois beaux poulains et, à minuit encore, ta chienne trois petits chiens. Recommande à ta femme de garder les arêtes de mon corps et de les conserver précieusement sur la cheminée dans un bocal plein d'eau. Si l'eau du bocal devient rouge, il vous faudra être en grande méfiance : un malheur sera prêt à fondre sur l'un de vos fils.

Tout arriva comme l'avait annoncé le poisson aux étranges écailles rouges. À minuit naquirent trois garçons, trois poulains et trois chiots.

Puis les années passèrent. Les garçons étaient devenus grands, les poulains de beaux chevaux et les chiots des chiens d'une espèce inconnue, à l'intelligence presque humaine.

Dans le bocal, sur la cheminée, l'eau restait transparente et les arêtes, malgré le temps écoulé, demeuraient phosphorescentes la nuit. On aurait dit la présence d'un être en vie.

Cependant, l'aîné des garçons commençait à s'ennuyer chez lui. Il voulait courir le monde et, un matin, demanda à partir. Au même instant l'eau du bocal devint rouge.

Les parents, inquiets, tentèrent de raisonner leur fils. Vainement. Alors ils cédèrent. Le garçon prit un des chevaux, un des chiens, une arête du poisson en guise d'épée et s'en alla.

Il chemina longtemps, traversa des forêts, des montagnes, des plaines et, un soir, arriva dans une ville.

Il y avait grande affluence dans les rues, grande quantité de clients dans les boutiques ; les tavernes, les auberges étaient pleines. Sur tout cela pourtant planait un silence étonnant, un silence de ville morte. Et tous ces gens qui se taisaient, en buvant, en mangeant, jusqu'en achetant, avaient des visages si tristes que le garçon fut étonné. Il demanda la raison de cette tristesse au patron de l'auberge où il était descendu.

L'autre, en pleurant, lui conta que tous les ans, une bête à sept têtes exigeait qu'une jeune fille du pays lui soit livrée. Cette année, le sort était tombé sur la fille du roi. Une princesse si belle, si bonne envers tous, que la ville entière se désolait à l'idée de sa mort.

— Mais enfin, s'écria le garçon indigné, personne n'a donc jamais essayé de tuer ce monstre de bête ?

L'hôtelier hocha tristement la tête :

— Personne n'a jamais eu le courage de l'affronter.

Le garçon se tut.

Le lendemain, tout le peuple de la ville accompagna la fille du roi jusqu'à l'entrée de la caverne où vivait le monstre aux sept têtes.

La princesse marchait lentement au milieu d'un silence encore plus pesant que celui de la veille. Tout à coup un cavalier fendit la foule, s'arrêta face à la princesse. Il montait un beau cheval, tenait en main, comme d'autres une épée, une longue arête rouge et un chien de race inconnue le suivait.

C'était le fils aîné du pêcheur. Il dit à la princesse :

— Montez en croupe sur mon cheval. C'est moi qui vais vous conduire et j'affronterai le dragon.

La princesse voulut refuser :

— Ton offre est généreuse, inconnu. Mais tu ignores la force de ce monstre. Il nous dévorera tous deux.

— Montez, vous dis-je. Nous verrons après.

La princesse monta en croupe et la porte de la grotte s'ouvrit devant eux.

Au bout d'un étroit couloir creusé dans le roc se tenait la bête aux sept têtes.

Le cavalier s'élança et planta l'arête dans la première des sept têtes tandis que le chien mordait le monstre et que le cheval se cabrait pour éviter son venin.

La première tête tomba.

— Il m'en reste encore six, ricana la bête. Prends garde !

Le cavalier de nouveau enfonça son dard. La deuxième des sept têtes tomba.

— Il m'en reste encore cinq, grimaça le monstre. Prends garde !

Le cheval ne cessait de se cabrer, le chien de mordre, l'arête de se planter dans chaque tête qui restait et qui aussitôt tombait.

Quand la septième fut sur le sol, la bête s'effondra, morte.

Alors le cavalier mit pied à terre et coupa les sept langues des sept têtes. La fille du roi lui tendit le voile qui couvrait ses cheveux. Il plaça dedans les sept langues, mit le tout dans le sac pendu à l'arçon de la selle, sauta sur son cheval.

— Ne partez pas, dit alors vivement la princesse. Le roi mon père voudra vous remercier de m'avoir sauvé la vie. Aucun bien ne lui

semblera trop précieux pour cela. Il vous offrira ma main, j'en suis sûre, et moi je serai bien heureuse de devenir votre femme.

— Pourquoi offrirait-il votre main à un inconnu, lui qui est roi ?

— Et pourquoi la refuserait-il à qui vient de me sauver d'une horrible mort ?

La princesse était belle avec cette émotion qui faisait briller ses yeux. Le garçon sourit :

— J'accepte. Mais je dois d'abord faire un long voyage dont je ne reviendrai que dans un an, un jour. Je jure qu'alors je vous épouserai. D'ici là, gardez le secret de l'extraordinaire aventure que nous venons de vivre. Ne la confiez à personne !

La princesse le regarda s'éloigner et reprit, seule et triste, le chemin du château de son père.

Il lui fallait traverser une forêt épaisse, assez déserte. Trois charbonniers s'affairaient autour de leur feu. À la vue de la princesse, ils restèrent saisis. Par quel miracle était-elle encore vivante ? Comment avait-elle pu échapper à la bête aux sept têtes ?

Elle, oubliant sa promesse de garder le secret, dans sa joie de conter la vaillance du cavalier, leur expliqua sa lutte avec le monstre et de quelle façon il l'avait tué.

Le plus jeune des trois charbonniers vit alors le parti qu'il pouvait tirer de l'affaire et s'avança, menaçant, vers la princesse :

— Tu vas dire à ton père que c'est moi qui ai tué la bête, moi seul qui t'ai sauvée sinon, d'un coup de cette hache, je fais voler ta jolie tête.

La princesse se dit qu'elle venait d'échapper à un péril pour tomber dans un autre et qu'il fallait gagner du temps.

Elle accepta de conduire le charbonnier à la grotte où s'était déroulé le combat. Il entassa les sept têtes de la bête, dans un sac à charbon qu'il chargea sur ses épaules et se dirigea avec la princesse vers le château royal.

Quand le roi vit venir vers lui sa fille qu'il croyait morte, il ne put contenir sa joie et, sur-le-champ, offrit au vainqueur du monstre la main de la princesse. Toute la ville pavoisa et chanta les louanges du courageux charbonnier.

Mais la fille du roi déclara qu'elle ne pouvait épouser un homme aussi noir :

— Qu'il achète cent écus de savon. Lorsqu'il aura usé la provision, je l'épouserai. Pas avant.

Le charbonnier fut obligé de s'incliner. Il acheta cent écus de savon et commença à se laver. Il lui fallut six mois pour en venir à bout.

Il se présenta devant la princesse qui fit la grimace et le déclara encore trop noir. Elle lui ordonna d'acheter une nouvelle provision de cent écus de savon. Quand elle serait usée, la princesse épouserait le

charbonnier. Pas avant.

Six mois durant le charbonnier frotta avec rage les cent écus de savon sur son dos, sur ses bras, sur ses jambes et en vint enfin à bout.

Cette fois la princesse fut obligée d'accepter l'homme pour époux. De grandes fêtes commencèrent. Cela faisait juste un an et un jour que le fils du pêcheur avait tué la bête. Fidèle à sa promesse, il revint, descendit dans la même auberge que l'année d'avant.

Mais cette fois il ne vit que mines réjouies, guirlandes, fleurs aux fenêtres, tapisseries tendues, arcs de triomphe, gens en habits de fête.

— Pourquoi tant d'allégresse ? demanda-t-il.

— Vous ne savez pas la nouvelle ? La fille du roi va se marier dans quelques jours avec le vaillant homme qui l'a délivrée de la bête à sept têtes.

— Le vaillant homme qui l'a délivrée de la bête à sept têtes, tiens, tiens..., dit le fils du pêcheur.

Aussitôt, il écrivit un billet à la princesse et le confia à son chien, qui le prit délicatement dans sa gueule.

Dans la grande salle du château où les tables avaient été dressées, le festin venait juste de commencer. Le chien se glissa derrière un serviteur et, sous la table, se frotta à la jambe de la princesse. Elle se baissa, reconnut le chien, prit la lettre sans que personne vit son geste.

Le lendemain, nouveau festin dans la grande salle du château. Cette fois, le chien, entré par la fenêtre, sauta sur la table, saisit un perdreau rôti et s'en retourna si vite par le même chemin que personne ne put l'arrêter.

Les convives se récrièrent, admirèrent l'adresse de cette bête extraordinaire qui entrait et sortait avec une telle rapidité qu'on avait à peine le temps de l'apercevoir !

Une troisième fois, au cours d'un troisième festin, le chien revint et, cette fois, poussa l'audace jusqu'à saisir une truite sur le plat dressé que tenait dans ses mains le maître cuisinier.

Le roi, impatienté, demanda d'où venait ce chien et à qui il appartenait.

— C'est à un étranger qui vient d'arriver dans la ville, Sire, répondit le grand chambellan.

— Qu'on aille le chercher et qu'on me l'amène avec son chien, ordonna le roi.

Le chambellan se rendit lui-même à l'auberge. Le fils du pêcheur répliqua :

— Si le roi veut me voir, qu'il vienne !

Le roi, irrité de tant d'insolence, envoya une troupe d'hommes en armes pour s'emparer du révolté.

Mais ils durent s'enfuir sous les coups répétés de la terrible arête rouge plus acérée qu'aucune épée. Le fils du pêcheur cria en riant :

— Si le roi veut me parler, qu'il vienne !

Le roi entra dans une terrible colère. Sa femme et sa fille finirent par l'apaiser et par le décider à se rendre auprès de cet étranger si arrogant.



Le roi s'en vint donc à l'auberge, monté sur son plus beau cheval et vêtu du grand manteau pourpre semé de lys brodés d'or. L'hôtelier le salua jusqu'à terre, confus et inquiet d'un tel honneur.

Mais quand le roi vit le fils du pêcheur monté sur un cheval plus beau encore que le sien, il fut charmé de son allure fière. Séduit par le jeune homme, le cheval et le chien, il invita les trois à venir au château assister aux noces de sa fille.

Le garçon, impassible, salua la princesse assise sur un trône d'argent aux côtés du charbonnier qui soudain se sentit mal à son aise. De son côté, la princesse ne marqua d'aucune façon qu'elle connaissait le garçon.

Au cours du repas, on en vint à parler de l'exploit qui valait au charbonnier d'épouser la fille du roi. On tira les têtes du monstre du sac où le charbonnier les avait placées, il y avait un an, un jour.

Le fils du pêcheur demanda à voir les langues. Aucune des sept têtes n'en avait. L'étonnement de tous fut indicible. Qu'étaient donc devenues les langues ?

Le charbonnier, de plus en plus mal à son aise, bredouilla de vagues propos. La princesse restait impassible.

Alors le garçon tira de sa poche le voile de la fille du roi, l'ouvrit et montra les sept langues.

L'étonnement s'accrut. Le garçon pria la fille du roi de révéler la vérité sur la lutte contre le monstre et de désigner le véritable vainqueur.

Devant l'imposture du charbonnier, le roi, suffoqué de colère, parla de le pendre haut et court. Mais la princesse obtint sa grâce et le charbonnier s'enfuit en courant, trop heureux de sauver sa tête.

Le lendemain, on célébra les noces de la princesse avec le fils du pêcheur. Le soir venu, les époux montèrent dans leur chambre. Le garçon s'accouda un instant à la fenêtre. Au loin, une lueur brillait. Comme une grande flamme bleue de soufre qui brûle.

Il demanda ce que c'était.

— C'est le château où demeurent les vieilles fées, répondit la princesse.

À peine avait-elle achevé de parler que le garçon, poussé par une force irrésistible et mystérieuse, quitta la chambre, sauta sur son cheval, appela son chien et, tenant l'arête rouge au poing, se dirigea vers la lumière.

Lorsqu'il fut devant la demeure, il vit une vieille dont les cheveux gris traînaient jusqu'à terre. Le chien se mit à aboyer et à montrer ses crocs.

— Arrêtez votre chien, dit la vieille, il va me mordre.

— Je n'ai rien pour l'arrêter. Il me faudrait une corde.

— Prenez un de mes cheveux.

Le garçon prit l'un des longs cheveux gris. Sitôt qu'il l'eut touché, il fut changé en rat.

La princesse l'attendit en vain toute la nuit.

Pendant ce temps, dans la maison du pêcheur, sur la cheminée, l'eau du bocal devint aussi rouge que le matin où le fils aîné avait demandé à partir.

— Voyez ! dit le pêcheur au désespoir, votre frère est en grand danger.

— Je vais à son secours ! s'écria le cadet.

Il sella son cheval, prit son chien, une des arêtes, et suivit le chemin qu'avait suivi son frère.

Il arriva au palais où la princesse, jour et nuit, pleurait son mari disparu. Le cadet expliqua qui il était.

Le soir venu, la princesse le conduisit dans sa chambre pour lui montrer la lueur bleue comme du soufre qui brûle.

À peine eut-elle dit : « Voici la lumière du château des vieilles fées... » que la même force irrésistible et mystérieuse s'empara du cadet.

Il quitta la chambre, sauta sur son cheval, prit l'arête rouge, siffla son chien et il se dirigea vers la lumière.

La même vieille lui apparut avec les mêmes longs cheveux gris et de la même manière que son frère aîné, il fut à son tour changé en rat.

Dans la demeure du pêcheur, l'eau du bocal redevint rouge sang. Alors, le dernier des fils partit au secours de ses frères. Il emportait, en plus du cheval, du chien et de l'arête, le bocal à l'eau colorée.

Lorsque, à son tour, il fut devant la vieille, au lieu de lui obéir et de prendre un de ses cheveux, il cria à son chien :

— Va !

Le chien prit son élan et, sautant au cou de la vieille fée, l'étrangla. En voyant les deux rats qui couraient à ses côtés, le dernier des fils se douta de qui ils étaient.

Il les arrosa de l'eau du bocal. Aussitôt les garçons redevinrent eux-mêmes.

La joie des trois frères fut grande. Ils s'embrassèrent mille fois. Puis, à cheval, s'en retournèrent vers le palais du roi.

Toute la ville fut dans l'allégresse de voir que la fille du roi avait retrouvé son mari et qu'il avait de si bons et si braves frères.

Le roi voulut à toutes forces les marier avec de riches héritières et l'on refit pour chacun d'eux des fêtes qui durèrent sept jours et sept nuits.

... Tric et trac... le conte est fini.

L'EAU DE SANTÉ

Un homme fort riche et fort vieux apprit un jour qu'il existait une eau magique appelée « eau de santé », capable, si l'on en buvait, de rendre jolie une laide, droit un bossu et jeune homme un vieillard.

Or cet homme vieux et riche avait trois fils. Il les fit appeler et leur demanda s'ils voulaient aller lui chercher un peu de cette eau.

L'aîné accepta tout de suite. Le père, enchanté, lui donna un beau cheval, une malle pleine d'argent, sa bénédiction et voilà notre garçon parti.

Le soir, il arriva dans une auberge et décida d'y loger pour la nuit.

À l'heure du souper, l'aubergiste lui dit :

— Désirez-vous, monsieur, souper seul ou en compagnie ?

— En compagnie.

Comme il n'y avait pas d'autres voyageurs dans l'auberge, l'hôte et le garçon soupèrent ensemble. Après le repas, l'homme proposa au garçon de jouer aux cartes pour passer la veillée.

Ils commencèrent à jouer. D'abord, tout alla bien ; le jeune homme gagna une pleine table d'écus. Puis, la chance tourna, il les reperdit et perdit aussi tout l'argent contenu dans la malle, son cheval et dix francs en plus.

Le matin venu, il ne put payer sa dépense. Les gendarmes vinrent le prendre et le mirent en prison.

Une année passa. Comme on ne le voyait pas revenir chez lui, le second fils dit au vieil homme :

— Père, je veux partir à la recherche de l'eau de santé et voir si je puis retrouver mon frère.

— Fais comme tu voudras, mon fils.

Il lui donna un cheval, une malle d'argent, sa bénédiction et voilà le garçon parti.

À la tombée du jour, il se trouva face à la même auberge où avait logé son frère et, comme lui, décida d'y passer la nuit.

Toujours comme son frère, pour ne pas souper seul, il soupa avec l'aubergiste puis joua aux cartes et, à son tour, perdit sa malle d'argent, son cheval et quinze francs en plus. Alors les gendarmes

l'arrêtèrent et le mirent en prison avec l'autre.

Une année de plus passa ; aucun des garçons ne revenait. Le plus jeune fils dit au vieil homme !

— Père, je veux partir à la recherche de l'eau de santé et voir si je puis retrouver mes frères.

Le vieillard était bien triste car il craignait de perdre son dernier fils. Il insista pour qu'il se fasse escorter d'un valet. À chacun il donna un cheval et deux malles pleines d'argent, plus sa bénédiction.

Et ils partirent.

Le soir, ils allèrent loger à l'auberge du joueur. À l'heure du souper, l'aubergiste demanda :

— Monsieur, voulez-vous souper seul ou en compagnie ?

— Je souperai avec mon valet.

Après le repas, l'hôte proposa au jeune homme de jouer aux cartes pour passer la veillée :

— Merci, dit le garçon, mais je n'y joue jamais.

Et il alla se chauffer au coin du feu avec son valet.

Le valet avait l'habitude de fumer une pipe tous les soirs après son souper : il la bourra donc de tabac, prit avec des pincettes un charbon du foyer et, levant la tête pour allumer sa pipe, il aperçut un homme pendu dans la cheminée.

Sans rien dire, il fit signe à son maître de regarder en l'air.

— Oh ! s'écria le jeune homme tout surpris, qu'est ceci ?

— Un homme qui avait fait des dépenses ici et n'avait pas de quoi payer. Il est mort en prison et on l'a mis là, répondit l'aubergiste sans s'émouvoir.

— Tout de même, s'écria le jeune homme, n'y aurait-il pas moyen de descendre ce cadavre de là ?

— Si. Si vous voulez payer ce qu'il devait !

— Et combien devait-il ?

— Cinq francs.

Le jeune homme donna les cinq francs. On dépendit le corps et on le mit dans un cercueil. Le lendemain matin, le jeune homme et son valet le firent porter au cimetière.

Comme ils s'en revenaient de l'enterrement, ils aperçurent une énorme bête sur le chemin.

— Voyez, monsieur, dit le valet, c'est un ours.

— Eh bien, dit le jeune homme, arme ton pistolet, moi j'arme le mien. S'il nous attaque, nous nous défendrons !

Quand ils furent en face de lui, l'ours leur barra le chemin :

— Vous voulez me faire du mal ? dit-il en regardant les pistolets.

— Non, répondit le jeune homme, si toi tu ne nous en fais pas ! Nous sommes deux pèlerins partis à la recherche de l'eau de santé.

— C'est bon, dit l'ours. Descends de ton cheval et monte sur mon

dos. Je te porterai à l'endroit où se trouve l'eau que tu cherches.

Le jeune homme mit pied à terre, confia son cheval au valet, lui ordonna de revenir à l'auberge et de l'y attendre, puis il monta sur le dos de l'ours.

L'ours porta le jeune homme de l'autre côté de la montagne et lui dit :

— Tu vois, là-bas, cette maison. Il y a, à l'intérieur, une table couverte de bouteilles. Certaines sont fines et jolies : ne les touche pas. Emporte celle qui est noire, sale et laide. Si jamais tu touchais aux autres, le corbeau qui les garde, perché au bout de la table, crierait « Au voleur ! » et les hommes d'armes t'arrêteraient.

Le jeune homme arriva à la maison : les hommes d'armes dormaient. Il s'approcha de la table, prit la bouteille noire mais la trouva si laide et si sale qu'il se dit qu'il n'oserait jamais la présenter à son père.

Il prit alors une des jolies bouteilles claires pour y transvaser l'eau de santé. Mais à peine l'eut-il touchée que le corbeau, de son perchoir au bout de la table, se mit à crier :

— Au voleur ! Au voleur !

Les gardes s'éveillèrent, sortirent et s'emparèrent du jeune homme. Ils le menèrent à leur chef. Ce n'était pas un mauvais homme. Quand le jeune homme lui eut expliqué son affaire et qu'il n'était pas un voleur et paierait le prix qu'il faudrait pour la fiole d'eau de santé, il dit :

— Je n'ai que faire d'argent ! Mais, en revanche, il y a, dans un château de l'autre vallée, une jeune fille que je voudrais bien épouser. Si tu me l'amènes ici, tu pourras t'en aller avec ta fiole, en toute liberté.

— Bon, dit le jeune homme, je vais essayer de vous l'amener.

Il partit, s'en alla trouver l'ours et lui conta l'affaire.

— Tu vois, dit l'ours, tu t'es fait prendre parce que tu ne m'as pas écouté. Enfin ! Monte sur mon dos. Je vais te porter au château.

Lorsqu'ils furent dans l'autre vallée, l'ours dit :

— Tiens ! Le château est là, en bas. Les portes et les fenêtres sont ouvertes et la jeune fille est couchée, en chemise. Emporte-la, telle que tu vas la trouver. Sa robe sera posée à côté d'elle sur une table en marbre. N'y touche pas. Car la jeune fille crierait « À l'assassin ! » et les gardes te prendraient.

Le jeune homme partit, entra dans la chambre où la jeune fille dormait, en chemise, sur son lit. Il la prit sur ses épaules et la porta dehors. Mais, aussitôt sorti, il songea que la jeune fille serait bien embarrassée, en s'éveillant, de se voir ainsi en chemise devant un inconnu. Il la déposa donc doucement par terre et s'en alla chercher la robe. Mais la fille s'éveilla et se mit à crier.

— À l'assassin ! À l'assassin !

Les gardes arrivèrent, attrapèrent le jeune homme et le menèrent au maître du château.

— Jeune homme, dit-il, je ne te pardonnerai ce que tu as fait qu'à une condition : à cent lieues d'ici se trouve dans une maison le plus beau cheval du monde. Si tu me l'amènes, tu pourras partir avec ma fille. En toute liberté.

— Je vais essayer de vous l'amener, dit le garçon.

Et il s'en fut trouver l'ours.

— Tu t'es encore fait prendre, dit l'ours parce que tu n'as pas voulu m'écouter. Enfin ! Monte sur mon dos, je t'amènerai à l'endroit où se trouve le plus beau cheval du monde.

Quand ils furent arrivés près de l'écurie de la maison, l'ours dit au jeune homme :

— Tu vas entrer dans cette écurie. Elle contient un grand nombre de chevaux, mais elle est très obscure et tu devras trouver, au toucher, celui qui est le plus beau cheval du monde. Fais bien attention à ce que je te dis : ne choisis pas un gras dont tu ne sentiras pas un os en le tâtant. Mais, au contraire, prends celui que tu sentiras maigre, les os saillants, l'échine creuse. Ce sera le bon.

Le jeune homme entra dans l'écurie qui était en effet si obscure qu'un chat n'y aurait pas vu sa queue. Il fit comme l'ours lui avait dit, tâta et prit le cheval le plus maigre dont les côtes semblaient percer la peau.

Lorsqu'il fut dehors, il vit que c'était là, non un pauvre animal efflanqué, mais le plus beau du monde.

— Maintenant, dit l'ours, un dernier conseil : n'achète pas de gens endettés car il t'arriverait malheur.

L'ours disparut et le jeune homme partit sur le beau cheval qui allait, en plus, comme le vent. En un rien de temps, il se retrouva devant le maître du château qui ne put retenir sa joie en voyant le cheval qu'il avait tant désiré posséder. Mais le jeune homme lui dit :

— Votre fille m'a traité d'assassin. Faites-la monter en croupe derrière moi pour qu'elle voie que je n'en suis pas un.

Le maître du château accepta, la fille monta derrière le jeune homme qui, hop, piqua le cheval, et les voilà partis au triple galop.

Ils furent en un rien de temps à la maison où était l'eau de santé. Quand le capitaine des gardes vit la jeune fille, il devint fou de joie : vite, il alla chercher la bouteille d'eau de santé et la donna au jeune homme.

Mais celui-ci lui dit :

— Donnez-moi ce corbeau qui m'a traité de voleur. Je vais lui faire voir si je suis un voleur !

Le capitaine des gardes s'en alla chercher le corbeau. Et, hop, le jeune homme piqua son cheval et les voilà partis comme un

tourbillon, la jeune fille, et lui.

En un rien de temps ils arrivèrent à l'auberge où le valet attendait avec les chevaux. En voyant arriver son maître, il s'écria :

— Au moins, monsieur, vous voilà bien monté et bien accompagné. Vous avez travaillé plus que moi !

— J'ai surtout réussi à ramener l'eau de santé, dit le jeune homme et mon père sera bien content. Aussi partirons-nous demain à l'aube car j'ai hâte de le retrouver.

— Dommage, dit le valet. Demain on doit pendre deux hommes sur la place. J'aurais bien voulu y assister.

— Bon, dit le jeune homme. Eh bien, nous partirons tout de suite après.

Le lendemain, on alla chercher les deux condamnés dans la prison et on les mena sur la place. Le jeune homme reconnut avec stupeur ses frères, si amaigris et misérables qu'il en eut les larmes aux yeux et courut chez l'aubergiste :

— N'y aurait-il pas moyen d'obtenir leur grâce ?

— Si, dit l'aubergiste. Payez-moi ce qu'ils me doivent.

— Combien vous doivent-ils ?

— L'un dix francs, l'autre quinze.

Le jeune homme alla trouver les juges, leur donna vingt-cinq francs pour l'aubergiste et ramena ses frères à l'auberge. Maigres comme des squelettes, à peine s'ils avaient la force de marcher.

Il les aida à monter sur son ancien cheval, le valet prit le sien et le jeune homme le plus beau cheval du monde avec, en croupe, la jeune fille.

Ils se mirent en route. Mais leur séjour en prison avait beaucoup affaibli les deux frères et ils avaient de la peine à se tenir à cheval.

Comme on longeait une rivière, ils gémirent qu'ils n'en pouvaient plus, qu'on s'arrête un peu. Le jeune homme les écouta. Il sauta de cheval et aida ses frères à descendre du leur.

Tous trois étaient au bord de la rivière. Soudain l'aîné des frères, dont la prison avait rendu mauvais le cœur, poussa son cadet dans l'eau et tua le valet. L'autre frère, tremblant de peur, le laissa faire.

S'approchant de la jeune fille, qui n'osait pas bouger, l'aîné la menaça :

— Si tu dis quoi que ce soit à notre père, toi aussi je te tuerai.

Et tous trois repartirent sans s'être aperçus que le jeune homme n'était pas noyé. Il avait réussi à s'accrocher à une branche d'aulne mais la berge était en pente raide et il ne pouvait sortir de l'eau.



Tout à coup un pigeon blanc parut et cria :

— Laisse-toi porter par le courant. Un peu plus loin, il y a un gué. Tu sortiras plus aisément de l'eau.

Et il le suivit en volant.

Le jeune homme alla jusqu'au gué et atteignit la rive. Là, le pigeon lui dit :

— Tu n'as pas voulu croire l'ours quand il te disait de ne pas racheter des gens endettés ! Tu vois ce qui t'arrive. Enfin ! Rentre chez ton père, tes épreuves sont terminées.

Il s'envola et le jeune homme rentra chez son père.

Ce dernier fut bien surpris en voyant arriver son fils que les deux autres avaient dit noyé. Il lui fit conter toute l'histoire et, se tournant vers la jeune fille, s'écria :

— Pourquoi, toi, ne m'as-tu rien dit ?

— Vos fils m'avaient dit qu'ils me tueraient !

— Vraiment ! s'écria le père, ceux-là seront punis !

— Attendez d'abord, dit le jeune homme. J'ai là votre eau de santé. Buvez-en tout de suite qu'on voie l'effet !

Le père, tout heureux, prit la bouteille noire et sale et but une gorgée. Et, dans la minute, le voilà redevenu comme à trente ans. Il se pâmait d'aise et embrassait son fils en poussant de tels cris de joie que les deux autres frères accoururent. Quelle stupeur en voyant leur cadet vivant !

Et quelle honte quand le père les fit conduire à nouveau en prison. Ils y restèrent assez longtemps pour bien se repentir (face au pain et à l'eau).

Quant au cadet, il épousa la jeune fille et le père, redevenu jeune, de son côté se remaria.

LE FIN VOLEUR

Un homme avait trois fils, trois beaux garçons bruns de teint, vifs d'esprit, gais de nature. Dieu sait pourtant qu'ils auraient eu des raisons de se lamenter : le logis était pauvre, à peine mieux qu'une cabane, le bien si petit que, même les bonnes années, c'est tout juste s'ils mangeaient à leur faim. Les mauvaises, n'en parlons pas !

Or, après un hiver de grande froidure où tout le grain semé avait gelé en terre, ce fut la famine, la vraie. La maie était aussi vide que le pot. Un mauvais bouillon d'eau et d'herbes ne calait guère les estomacs.

Un soir qu'ils étaient là, pâles de faim, autour de la table vide, l'homme dit à ses fils :

— Pauvrets, vous le voyez, nous n'avons plus rien à manger. Il vous faut partir d'ici et tenter de trouver fortune ailleurs. Tâchez d'apprendre un bon métier et, si vous pouvez, revenez avant que je ne sois trop vieux.

La mère leur cuisit à chacun un pain de cendres – seule farine qui restait ! – et voilà nos trois garçons partis.

Ils firent un bout de route ensemble. Puis, à une croisée de chemins, se séparèrent. L'aîné s'en alla vers Toulouse, le cadet vers Pamiers. Le plus jeune, qui était aussi le plus malin, se dit : « Mes frères s'en vont vers la ville mais si tous les pauvres gens affamés des campagnes font comme eux, la ville sera bientôt pleine de plus de bras qu'il n'y aura de travail. »

Et il s'enfonça résolument dans la montagne.

Il marcha longtemps. Le soleil était déjà haut et il faisait chaud. Il aperçut une fontaine qui coulait d'un rocher. Il s'y arrêta pour boire. Soudain, il vit une vieille, toute courbée sur son bâton, s'avancer vers lui. Le temps qu'il pense « D'où sort-elle ? » déjà elle demandait :

— N'as-tu rien à me donner ? Depuis huit jours, je n'ai rien mangé.

Le garçon tira de sa besace le pain de cendres, le partagea, en tendit la moitié à la vieille avec une petite grimace amusée :

— Ça ne vaut pas une bonne fougasse et ne vous nourrira guère, mais c'est offert de bon cœur !

Et il ajouta, avec une étincelle gaie dans ses yeux noirs :

— Quand il y en a pour un, il y en a pour deux !

La vieille prit la moitié du pain de cendres et dit :

— Merci, petit. Tu es un bon drôle. Tu réussiras dans la vie. Par un chemin pas ordinaire, mais tu finiras cousu d'or.

À l'instant même, la vieille disparut comme avalée par le rocher. Était-elle fée ou sorcière ? Diseuse d'avenir en tout cas !

Le garçon reprit sa besace et repartit, un peu songeur.

À cet endroit une grande forêt recouvrait la montagne. Il s'y engagea. À contrecœur, car il avait peur de se perdre ou de tourner en rond parmi ces sentiers et ces sous-bois trop semblables.

À peine avait-il fait trois lieues que deux cavaliers sortirent d'une clairière. À sa vue, ils arrêterent leur monture. Le plus grand examina le garçon sans rien dire, se tourna vers son compagnon qui, sans rien dire lui non plus, hocha la tête comme pour approuver.

— Ta mine me plaît, dit alors celui qui paraissait le maître. Nous avons besoin d'un valet. Veux-tu entrer à notre service ?

— Volontiers, dit le garçon.

Il se tenait toutefois sur ses gardes. Il y avait chez ces cavaliers un je-ne-sais-quoi d'étrange. Et pourquoi l'un des deux hommes lui bandait-il les yeux avant de le prendre en croupe ? Que voulait-on l'empêcher de voir ? La route ?

Il était de plus en plus intrigué. Effrayé, non. Pas encore.

Ils chevauchèrent un temps qui lui parut long puis on le fit descendre, on lui ôta son bandeau. Devant lui, un gros rocher masquait l'entrée d'une caverne. On le poussa jusqu'à une grande salle où flambait un feu. Une vieille femme borgne s'activait auprès de marmites.

— Tu aideras Angélique à faire la cuisine, dit le maître. Après, nous verrons ce qu'on peut faire de toi.

Juste à ce moment, une vingtaine d'hommes arrivèrent. Mine sombre, armés jusqu'aux dents ; le garçon, à leur vue, n'eut pas de peine à comprendre : il était tombé dans un repaire de brigands.

Tenter de s'échapper, c'était courir au-devant d'une mort certaine. Mieux valait encore faire l'innocent et rester.

Les jours passèrent. Le garçon observait tout sans en avoir l'air, les allées et venues des brigands, leurs querelles, la petite salle taillée dans le roc où ils gardaient, dans un coffre de fer, leur or.

Et, tout en aidant la vieille Angélique à dépouiller les lièvres ou à faire rôtir des gigots de chevreuil, il songeait à l'autre vieille, celle de la fontaine qui lui avait prédit la fortune par un chemin pas ordinaire.

La fortune, il ne l'avait pas encore, mais le chemin, il semblait bien s'y être engagé !

À quelque temps de là, un matin, le chef des brigands le fit appeler.

Il avait mis une plume neuve à son grand chapeau cabossé et frisait sa moustache d'un air guilleret :

— Aujourd'hui, mon garçon, c'est foire à Tarascon. Une grande et bonne foire pour qui sait saisir l'occasion. C'est le moment de montrer ce que tu sais faire, si tu ne veux pas passer ta vie à être marmiton. Écoute-moi bien.

Le chef des brigands s'arrêta, regarda le garçon de la tête aux pieds comme pour le jauger une dernière fois et reprit avec une espèce de solennité :

— Tu iras te poster à la croisée des chemins, armé du pistolet que voilà. Tu en menaceras les passants en criant : « La bourse ou la vie ! » Tu prendras leurs bourses et tu me les rapporteras. Tu iras seul de façon à ce qu'on voie ce dont tu es capable.

Le garçon prit le pistolet et partit.

Il était bien ennuyé car il n'avait aucune envie de détrousser les gens. Passe encore de vivre parmi des brigands, il refusait de devenir brigand lui-même.

Arrivé à la croisée des chemins que le chef lui avait indiquée, il se posta derrière le tronc d'un gros hêtre et attendit.

Le premier à passer fut un moutonnier qui s'en revenait de la foire tout content d'avoir bien vendu deux brebis grasses et cinq agneaux. Il secouait sa sacoche en cuir et les sous d'argent tintaient joyeusement. Il chantait à tue-tête, monté sur son âne. Car il avait arrosé le marché de force coups de vin clair.

Quand il vit surgir le garçon, qu'il aperçut le pistolet, qu'il entendit le cri tant redouté : « La bourse ou la vie ! » de terreur il tomba de son âne, se releva tremblant et tendit sa bourse.

Le garçon la prit, la vida de son contenu qu'il rendit au moutonnier éberlué et, ne gardant que le petit sac de cuir, cria d'une voix terrible :

— Alors, qu'est-ce que tu attends ? File !

L'autre ne se le fit pas dire deux fois et partit au trot de son âne en se frottant les yeux, doutant encore que les pièces d'argent soient revenues dans sa poche. Il se disait : « J'ai trop bu, pas possible. »

Puis ce fut le tour de paysans, puis d'un meunier, puis d'un marchand. À chacun, le garçon joua le même jeu. Et tous, aussi éberlués que le moutonnier, repartaient délestés de leur bourse mais pas de leur argent.

Quand la nuit vint, le garçon rentra à la caverne. Il était bien un peu tremblant intérieurement à l'idée de se présenter devant le chef des brigands. Mais il n'en montra rien et, jetant sur la table toutes les bourses vides :

— Voilà, fit-il en arborant une mine béate, il n'en manque pas une. Je les ai tous rançonnés. Aucun ne m'a échappé.

Le chef brigand regardait, suffoqué, le tas de bourses vides. Il en

restait muet puis se tordit les mains :

— L'argent ! Où est l'argent ?

Le garçon fit l'étonné.

— Quel argent ? Vous aviez dit la bourse, pas ce qu'il y avait dedans.

Et il baissa le nez, faussement contrit :

— J'ai cru bien faire, moi. Vous n'aviez pas parlé d'argent !

Le chef ordonna d'une voix étranglée de colère :

— Retourne à tes fourneaux et que je ne te voie plus de la semaine !

Mais, comme tout de même, le garçon, au départ, lui avait plu, il décida de tenter une seconde expérience et le fit venir un matin :

— Je te donne encore une chance. La foire de demain sera très importante. Tu vas repartir te poster à la même croisée de chemins et cette fois, tu me rapporteras l'argent tu entends bien, l'argent et pas les bourses !

Le garçon obéit.

Le lendemain soir, il se présenta souriant devant le chef des brigands et vida ses poches emplies de piécettes en argent.

Le chef fronça ses gros sourcils :

— C'est tout ? Et l'or, il n'y avait pas de pièces d'or dans les bourses de ces manants ?

Le garçon arrondit les yeux :

— Si, fit-il. Beaucoup d'or, même. Mais vous aviez dit de prendre l'argent. Pas l'or.

Cette fois, le chef faillit en mourir de colère.

— Je n'ai jamais rien vu de plus borné, de plus stupide que cet animal-là ! Retenez-moi ou je l'étrangle !

Le garçon fila aux cuisines sans demander son reste et désormais demeura auprès des marmites et de la vieille Angélique. Il aimait mieux ça que voler mais, tout de même, les jours lui semblaient longs. Il cherchait comment s'échapper.

Or, un soir où il faisait un gros orage, il se trouva seul avec Angélique. Tous les brigands étaient à l'affût d'un convoi d'or qui devait traverser la forêt. Loin, sur la route de Saint-Girons.

La vieille craignait l'orage. À chaque éclair, elle fermait les yeux et, à chaque grondement du tonnerre, courbait le dos en marmonnant on ne savait quelles prières. Et chaque fois, elle avalait une bonne lampée d'eau-de-vie.

L'orage fut long, la vieille, saoule comme une grive, ronflait sur la table bien avant qu'il prît fin.

Le garçon décida de jouer son va-tout. Il prit un sac, entra dans la pièce au trésor, ouvrit le coffre en fer et emplit d'or le sac. Puis il en chargea un mulet et s'en alla dans la nuit noire, illuminée des seuls éclairs.

Il marcha un jour et deux nuits et, à l'aube du deuxième jour, il était devant le pauvre logis de ses parents.

Aux coups qu'il frappa à la porte, le père sortit, tout inquiet, suivi de la mère non moins angoissée car, depuis plus d'un an qu'ils les avaient quittés, aucun des trois fils n'avaient donné de ses nouvelles.

En voyant le plus jeune, leur frayeur se changea en joie. Ils le pressèrent de questions. Où avait-il été ? Qu'avait-il fait ? Que portait-il dans ce sac, sur ce mulet ?

Le garçon sourit sans rien dire, posa le sac dans la cabane, ferma la porte avec soin et étala sur la table les pièces d'or et d'argent. Jamais les parents n'en avaient tant vu de leur vie !

Quand le garçon eut expliqué d'où lui venait cette fortune, le front du père se rembrunit :

— Malheureux ! Tu l'as volée ! Les gendarmes vont t'arrêter et la honte sera sur nous. Mieux valait que tu restes pauvre !

— Je n'ai volé que des voleurs, répliqua le fils. N'ayez donc pas peur ! Ils ne viendront pas réclamer !

Il cacha le trésor au pied d'un arbre et se remit à travailler comme si de rien n'était. Mais l'aisance était venue dans la maison. Bientôt, on les jaloua, on jasa et le bruit parvint aux oreilles du seigneur du pays.

C'était un homme orgueilleux, irritable et violent. Il fit appeler le père qui se présenta, tout tremblant, son bonnet de laine à la main et les pieds nus car il avait laissé, en signe de respect, ses galoches à la porte du château.

— On dit que ton fils est revenu bien riche, plus riche même que moi ! Ça ne me plaît guère qu'un vilain en remonte à son maître. Conte-moi l'histoire ou je le fais pendre.

Le père raconta tout. Le seigneur éclata de rire.

— Ah, le fin voleur que voilà ! Il vole les voleurs même ! Eh bien, nous allons voir s'il est aussi malin que tu le dis. Qu'il vienne cette nuit voler mes noix dans mon grenier sans que je l'entende. S'il y parvient, il sera fort !

Le père s'en retourna chez lui et transmit à son fils l'ordre du seigneur.

— J'irai, dit le garçon.

La nuit venue, il prit une échelle dans l'étable du château, attrapa quatre ou cinq chats qui erraient sur les toits, les lia fortement les uns aux autres par la queue. Puis les lança dans le grenier sans être vu. Et s'y glissa à leur suite.

Voilà nos chats se débattant, miaulant, tirant pour se désassembler. Cela parmi les noix qui roulaient sous eux de tous côtés. Bref, un tel tintamarre que le garçon emplît tranquillement la besace qu'il avait apportée, redescendit par l'échelle, laissant les chats continuer leur sarabande dans le grenier.

Le lendemain, il monta au château :

— Monseigneur, voici les noix que je vous ai volées.

— Bien joué, fit le seigneur en grimaçant de dépit. Pour cette fois, tu as gagné mais je ne te tiens pas quitte. Je veux que tu réussisses à prendre le plus beau cheval dans mes écuries.

Le garçon s'inclina :

— Monseigneur, j'essaierai.

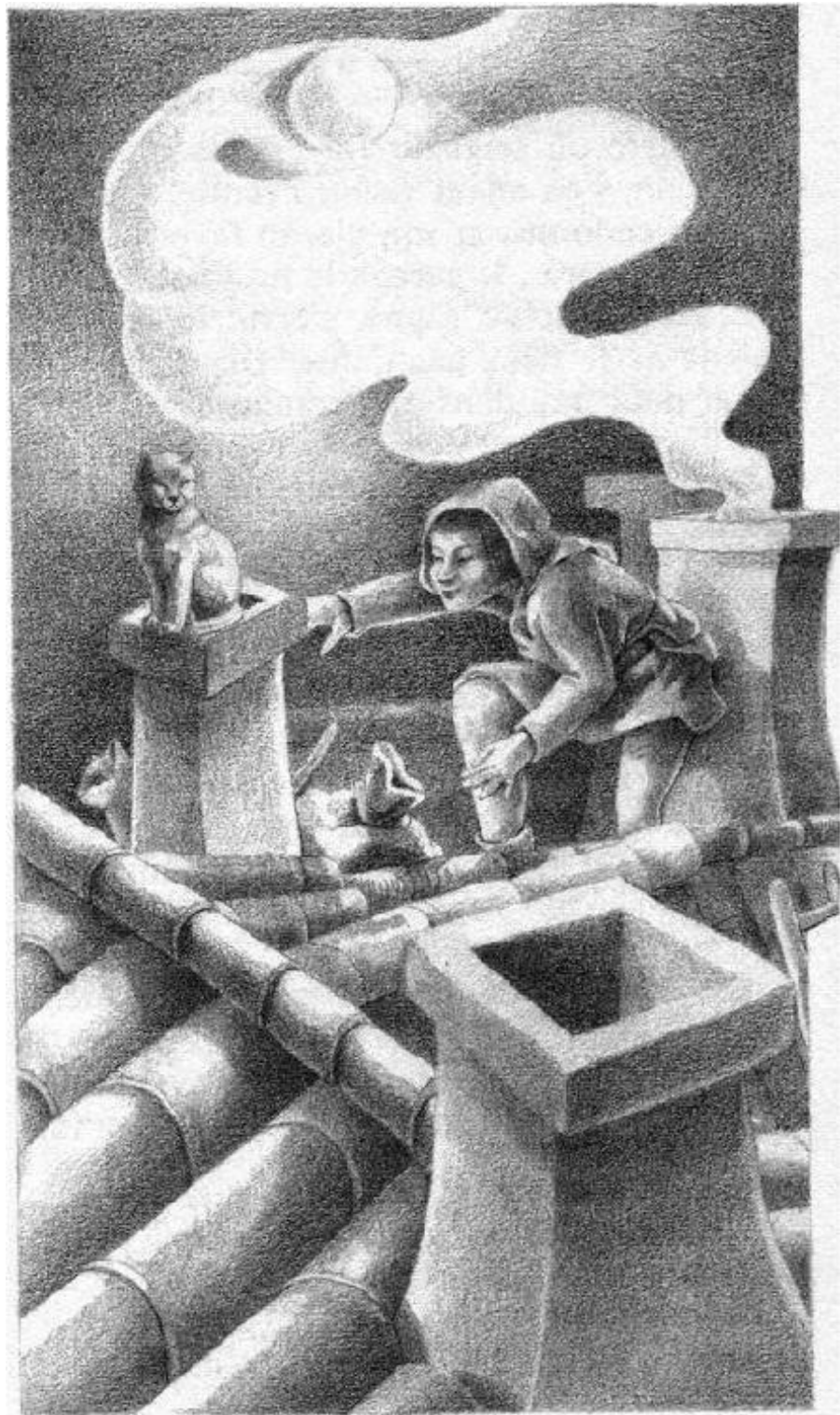
Le seigneur donna des ordres à ses palefreniers pour que les écuries soient gardées jour et nuit. Et il attendit.

Or, un soir de pluie où il faisait très sombre, une vieille femme vint frapper à la porte de l'écurie :

— Je m'en allais voir ma fille qui est malade et je lui apportais du vin vieux. La pluie m'a surprise et me voilà toute trempée. Faites-moi place le temps que je me sèche un peu.

Les palefreniers sans méfiance lui ouvrirent la porte. La vieille resta un moment puis, pour les remercier, leur offrit une goulée du vin vieux qu'elle portait à sa fille malade. Le vin était bon. Les hommes burent et bientôt se mirent à ronfler comme des sonneurs. Car le vin était mêlé d'une drogue qui fait dormir.

Alors le fin voleur jeta sa pèlerine et ses jupes de vieille, se redressa, prit Phébus, le plus bel alezan de l'écurie, mit à sa place un cheval de bois et s'en alla.



La colère du seigneur fut grande quand, le lendemain, s'en allant visiter l'écurie, il trouva ses gens endormis et son alezan favori envolé. Une heure après, le garçon le lui ramenait.

— Tu as encore gagné, s'écria le seigneur. Mais je ne te tiens pas quitte. Demain tu iras pêcher pour moi dans mes étangs.

Et il résolut de se débarrasser secrètement de ce manant qui se moquait ainsi de lui.

Mais de son côté, le garçon se méfiait. Lorsqu'il arriva au bord de l'étang, il vit un des écuyers du seigneur qui semblait guetter, installé au bord d'une planche de solide apparence qui avançait un peu sur l'eau.

Il comprit tout de suite ce qui allait se passer, se dirigea vers la planche mais au lieu de s'y engager, se mit à tourner, à virer, à faire celui qui hésite tant et si bien que l'écuyer impatienté crie :

— Va, mais va donc !

En s'efforçant de le pousser sur la planche. Mais le garçon parvint à rester en arrière. Ce fut l'écuyer qui, d'une bourrade, arriva au-dessus de l'eau. La planche bascula et l'écuyer faillit périr noyé.

Le garçon alla trouver le seigneur qui manqua s'étouffer en le voyant, car il le croyait mort.

— Qu'as-tu fait de mon écuyer ? hurla-t-il.

— Ce qu'il voulait faire de moi.

— Et que voulait-il faire de toi ?

— Ce que j'ai fait de lui.

La réplique plut au seigneur.

— Écoute, fit-il radouci, vole cette nuit les draps du lit de Madame et je te laisserai en paix.

Le garçon s'inclina :

— Monseigneur, j'essaierai.

La nuit vint. Avec son échelle, le garçon monta jusqu'à la fenêtre de Madame et entra dans sa chambre.

— Madame, madame, le feu est au château. Je viens vous sauver ! Vite, vite, donnez-moi les draps de votre lit que je les attache à la fenêtre. Vous ne pouvez plus passer par la porte car tout le couloir est en feu. Hâtez-vous, madame, hâtez-vous ou nous allons brûler tous deux.

Madame, épouvantée, encore à demi endormie, saute de son lit. Le garçon aussitôt en arrache les draps, s'enfuit par l'échelle, les draps enroulés autour de lui.

Quand le garçon arriva le lendemain au château, le seigneur était déjà au courant de l'histoire du faux incendie de la nuit.

— Parole de seigneur ne peut se dédire. Tu as gagné. Je te laisse en paix. Garde ta fortune.

Le garçon s'en fut, tout joyeux, retrouver ses parents. Peu de temps

après, les deux autres frères revinrent. Plus misérables si possible qu'ils n'étaient partis. Tête basse, ils avouèrent :

— La ville était pleine de pauvres hères comme nous et il n'y avait aucun travail à faire.

— Je m'en doutais, fit le cadet, en frappant gaiement dans ses mains. Voilà pourquoi je suis allé, moi, vers la montagne. J'y ai trouvé la fortune par des chemins peu ordinaires comme la vieille me l'avait prédit.

Mais comme il était bon frère, il fit trois parts de sa fortune et tous, désormais, vécurent heureux.



LA FILLE DE LA FORÊT

Dans un coin de la forêt vivait un pauvre charbonnier. Par un jour d'été si chaud que même sous le couvert des arbres on étouffait, sa femme mit au monde une fille. C'était leur premier enfant.

Le charbonnier, tout content, installait la petite sur une pailleasse bourrée de feuilles sèches quand il entendit, au-dehors, des pas.

Étonné, car l'endroit était toujours désert, il alla voir qui arrivait. Il se trouva nez à nez avec une grande belle femme vêtue de clair, qui portait au front une étoile d'or.

— Charbonnier, dit-elle, je viens de faire une longue route par cette chaleur et je n'en peux plus de fatigue et de soif. Laisse-moi entrer au frais dans ta cabane et me reposer sur ton banc.

Le charbonnier avait bon cœur. La femme semblait épuisée. Il la fit entrer, l'installa sur le banc et alla lui chercher une cruche d'eau fraîche à la source voisine.

Après avoir bu et s'être reposée, elle s'approcha du coin de pailleasse où dormait l'enfant. Inquiets soudain, le charbonnier et sa femme se dressèrent d'un même élan.

Mais l'inconnue dit :

— N'ayez crainte, pauvres gens. Vous m'avez aidée, je veux vous le rendre.

Elle se pencha sur la petite :

— Tu es fille de la forêt. Tu en auras désormais les yeux verts. Leur couleur tiendra captifs les hommes. Et c'est par la forêt que tu connaîtras fortune et bonheur.

Ni le charbonnier ni sa femme ne la virent quitter la cabane. Seul un souffle léger fit bouger les feuilles, comme si l'inconnue s'était envolée au travers des arbres.

Ils s'approchèrent alors à leur tour de l'enfant. La petite fille avait ouvert les yeux. Ils n'étaient plus gris-bleu comme ceux des chatons nouveau-nés, mais d'un vert qu'on n'avait jamais vu jusque-là à des yeux. Exactement le vert de la lumière qui baignait le sous-bois par ce beau jour d'été.

Ils reculèrent. Pareil enchantement les effrayait car c'étaient des

gens simples qui craignaient le diable et se méfiaient des fées, même bonnes.

Ils furent quelque temps à se remettre de leur peur face aux étranges yeux verts de leur enfant. Puis, les jours passèrent, ils s'habituèrent. D'autant qu'elle se comportait, à mesure qu'elle grandissait, comme n'importe quelle petite fille ordinaire.

Un hiver, la femme du charbonnier mourut. Il resta seul avec l'enfant. Elle continuait à être vive et gaie et ne paraissait pas souffrir de la vie solitaire qu'elle menait.

Les oiseaux étaient ses amis, les animaux de la forêt ses compagnons de jeux. Elle grimpait aux arbres avec l'écureuil, sifflait avec le merle, jouait à cache-cache avec le coucou, dansait avec les papillons et brossait son jupon de laine avec le dos du hérisson.

Un très vieux cerf lui servait même de monture. Grimpée sur son dos, se tenant à ses bois, elle galopait pendant des heures à travers la forêt.

Ce fut ainsi qu'un jour, comme elle allait avoir quinze ans, elle croisa dans un layon la chasse du roi.

D'abord épouvantée par ce grand bruit d'abois de chiens, de sonneries de cors, de galops de chevaux, elle se cacha en hâte au creux d'un buisson tandis que le vieux cerf, lui, s'enfuyait.

Puis elle s'enhardit, glissa un œil entre deux branches et vit le roi, arrêté au soleil, sur son cheval noir. Elle le trouva beau dans sa tunique rouge avec ses cheveux blonds, ne remarqua ni ses yeux durs ni son air arrogant et, d'un seul coup, l'aima.

La chasse repartie, elle sortit de son buisson et, à dater de ce moment, elle devint rêveuse, chanta moins, dansa moins, passa de longues heures au coin de sa fenêtre à guetter le retour de la chasse du roi.

Mais il ne revint pas et elle devint triste. Le pauvre charbonnier se désolait. Un jour qu'il était allé livrer du charbon à la ville, la jeune fille restée seule dans la cabane vit soudain paraître devant elle une grande belle femme, vêtue de clair, qui portait au front une étoile d'or.

— Pourquoi pleures-tu, petite ? s'enquit la dame. Raconte-moi ta peine. Je verrai si je peux t'aider.

La jeune fille raconta comment elle aimait le roi qu'elle n'avait pas revu depuis le matin de la chasse.

— Ce n'est que cela, dit la dame avec un léger rire. Alors, écoute-moi. Tu ne vas pas tarder à le revoir. Quand tu seras devant lui, ne perds pas contenance, quelle que soit la façon dont il t'accueillera. Fixe-le hardiment. Tes yeux feront le reste.

Et elle disparut au travers du rai de soleil qui filtrait sous la porte. Bleu et plein de menues poussières qui descendaient et qui montaient.

La jeune fille ne savait ni que ses yeux étaient d'un vert si rare ni que son visage était beau. Il n'y avait pas de miroir dans la cabane, pas d'étang proche ni de lac où elle aurait pu regarder son reflet. Seulement la source qui bougeait sans cesse et où son image se brisait.

Le charbonnier revint de la ville et, pour tenter de distraire sa fille, lui parla du nouveau château que le roi avait fait construire. Au milieu de jardins merveilleux, bordés d'une triple enceinte de marbre que défendaient sept tours coiffées de tuiles d'or.

Car ce roi n'aimait que bâtir et chasser. Il était orgueilleux et dur aux pauvres gens qui étaient ses sujets. Peu lui importait les huttes misérables où la plupart vivaient, pourvu que fût achevé son château et qu'il fût le plus beau de tous ceux que l'on connaissait.

— Quand je suis arrivé devant, dit le charbonnier à sa fille, une foule se pressait pour entrer. Je me demandais bien pourquoi, lorsqu'un marchand m'a expliqué que c'était là le dernier amusement du roi. Il a fait publier par tout le royaume que celui qui devinerait ce que lui avait coûté son château deviendrait, si c'était un homme, son premier chambellan et, si c'était une femme, son épouse.

— Son épouse ! s'écria la jeune fille dont les yeux verts se mirent à briller.

— Il ne risque rien de le dire, fit le charbonnier, comment veux-tu que quelqu'un, qu'il soit homme ou femme, sache le prix exact qu'a coûté ce château ? Le roi lui-même, sans doute, l'ignore. Ce n'est qu'un passe-temps pour lui !

— C'est ce que nous verrons, dit la fille.

Elle avait un air si déterminé que le charbonnier prit peur :

— Malheureuse, que veux-tu faire ?

— Me rendre au palais du roi, tenter ma chance. Laissez-moi partir et vous verrez.

Ma foi, pensa le charbonnier, elle a si peu de distraction, ici, dans cette forêt. Aller à la ville la distraira un jour ou deux.

Il la laissa donc partir.

Elle marcha si vite qu'elle arriva une des premières devant la porte du château. On l'introduisit presque aussitôt.

Elle suivit le majordome à travers une succession de salons si riches qu'elle en fut d'abord impressionnée. Les murs étaient tendus de soie, les plafonds dorés, les bois des planchers dessinaient des étoiles. Ses pieds nus foulaient des tapis épais. De hautes glaces lui renvoyaient son image qu'elle voyait pour la première fois. Cette inconnue aux yeux verts, en jupon de laine et en casaquin rapiécé, l'intimidait. Elle eut brusquement envie de s'enfuir.

Trop tard. Dans un dernier salon, plus doré que les autres, le roi était assis au milieu de seigneurs richement vêtus et de dames en robes de soie.

Ils mangeaient des sorbets et se mirent à rire en voyant le pauvre accoutrement de la fille de la forêt. Et le roi rit plus fort que tous les autres.

Ce rire blessa cruellement le cœur de la jeune fille mais, en même temps, elle se souvint des paroles de la fée à l'étoile d'or.

Elle redressa la tête et de ses yeux si verts fixa hardiment le roi. Le rire du roi cassa net.

— Eh bien, dit-il d'un ton de défi. Quel prix, d'après toi, a coûté mon château ?

À son tour, sans vergogne, elle le défia :

— La rosée d'août vaut bien plus que votre château !

Parmi les courtisans, il y eut des murmures. L'insolence de cette fille passait les bornes ! Tous attendaient qu'éclate la colère du roi. Mais voilà qu'il se mit à rire.

— Ta réponse m'amuse. Et je suis prêt à t'épouser...

Il s'arrêta. Elle attendait le cœur battant. Il ressemblait à un chat cruel qui guette un oiseau :

— À une condition : que tu sois capable de trier en une heure ce sac de petit millet.

Et, s'approchant de la fenêtre, il montra de son index orné de l'anneau royal un sac posé dans le jardin, sur l'herbe, auprès d'une volière emplie d'oiseaux de feu.

— Je vais essayer, dit la jeune fille d'un ton ferme.

Elle s'en fut au jardin. Comme elle approchait de la volière, elle vit un essaim de fourmis qui cheminait juste à ses pieds. Les fourmis des bois avaient toujours été ses amies. Aussi se détourna-t-elle pour éviter de les écraser. Puis elle s'assit dans l'herbe, ouvrit le sac, le vida devant elle. Le découragement la prit. Jamais elle ne parviendrait à trier ce petit millet en une heure.

Elle revit le beau visage du roi, ses cheveux blonds et elle eut envie de pleurer. Tout à coup, elle vit l'essaim de fourmis arriver vite, vite et se mettre à trier, trier... En moins d'une heure, le petit millet bien propre était en un tas prêt à regagner le sac.

La fille de la forêt le prit et l'apporta au roi.

Il la regarda étonné :

— Comment as-tu pu faire ?

— Les fourmis de la forêt m'ont aidée car jamais je ne leur ai fait de mal.

Et elle fixait le roi de ses yeux verts. Il détourna la tête. Cette fille étrange l'ensorcelait. Furieux contre lui-même, car il ne voulait nullement l'épouser, il décida de poursuivre le jeu pour humilier cette sauvageonne qui ne cessait de le défier.

— Devenir la femme du roi vaut bien une deuxième épreuve, tu ne crois pas ?

Elle hocha la tête et attendit.

— Je veux que tu m'apportes un bouquet de toutes les fleurs. Prends garde qu'il n'en manque aucune.

La fille de la forêt, qui était maligne, s'en alla dans un pré, fit un bouquet de toutes les fleurs du printemps. Puis, elle le trempa dans un pot de miel où les abeilles avaient déposé le suc de toutes les fleurs de l'été et de l'automne.

Et elle porta son bouquet au roi.

Aucun courtisan cette fois ne riait. Quant au roi, il tenait obstinément les yeux fixés au sol comme par peur de croiser son regard à elle.

— Le proverbe dit : « Jamais deux sans trois », fit-il d'un ton sec. Tu as gagné deux épreuves. Voyons si tu sortiras victorieuse de la troisième. En ce cas, je t'épouserai.

Tout le monde faisait silence.

— Tu vas rentrer chez toi, dit le roi, et quand tu reviendras ici tu ne devras être ni à jeun ni rassasiée, ni habillée ni sans vêtements, ni à pied ni à cheval, ni venir par sentier ni par route.

Il y eut un murmure et aussi des sourires. Cette fois, la fille ne gagnerait pas. On ne risquait plus d'avoir comme reine une sauvage de la forêt, une fille de charbonnier.



Elle-même pensa que son rêve était terminé. Elle rentra chez son père et se mit à réfléchir. Et, à mesure qu'elle réfléchissait, son découragement l'abandonnait.

Le lendemain, elle mangea à son déjeuner une seule assiette de bouillie de blé noir au lieu de deux, mit une chemise et laissa une épaule nue. Elle monta sur une carriole menée par un âne et une chèvre, mit au pied droit une galoche, laissa la gauche déchaussée et partit avec ce bizarre équipage qu'elle plaça moitié sur le chemin, moitié dans le fossé.

Elle mit du temps à faire la route et quand elle arriva au château du roi, le soir tombait.

Comme le premier jour, il se tenait dans son grand salon doré, parmi ses seigneurs richement vêtus et ses dames en robe de soie. À la vue de la jeune fille, il eut un geste de colère :

— Parole de roi est parole de roi. Je l'ai promis, je vais donc t'épouser.

Ils se marièrent. Mais, ni l'un ni l'autre n'était heureux. Le roi ne pouvait oublier qu'il avait épousé une sauvageonne de la forêt, une fille de charbonnier. Chaque regard de ses courtisans l'humiliait. Et il souffrait aussi dans son orgueil de s'être laissé jouer par une femme plus avisée que lui. Mais les yeux verts, sans qu'il le voulût, le tenaient envoûté au point qu'il ne savait plus s'il aimait cette fille ou pas. Et il n'avait plus de repos, ne bâtissait plus, ne chassait plus.

De son côté, la fille de la forêt pleurait souvent, sans le montrer, et commençait à désespérer d'être jamais aimée du roi comme elle-même l'aimait.

Les courtisans finirent par persuader le roi qu'il avait épousé une sorcière et qu'il lui fallait s'en défaire s'il voulait recouvrer la paix du cœur et de l'esprit.

Il hésita une semaine, se décida un soir qu'il était couché près d'elle :

— Je veux que nous nous séparions et que tu retournes chez toi. Tout ce qui te plaît le mieux ici, emporte-le ; d'avance, je te le donne mais ne reviens jamais.

À ces paroles dures, elle ne répondit rien, attendit que le roi s'endorme.

Lorsqu'il fut endormi, elle le chargea sur sa tête, à la manière d'un fagot, et s'en alla dans la forêt vers la cabane de son père. Le roi dormait toujours.

En arrivant devant la porte, elle voulut entrer. La tête du roi heurta le linteau et il se réveilla.

Il regarda autour de lui avec stupeur :

— Pourquoi suis-je ici ?

— Vous m'avez dit d'emporter ce qui me plaisait le mieux. Je vous

ai choisi car je vous préfère à tout.

Jamais ses yeux n'avaient été d'un plus beau vert, n'avaient davantage ressemblé à la lumière qui baigne le sous-bois, un beau jour d'été.

Le roi, cette fois, n'évita pas leur regard. Enfin ému par tant d'amour, il ne redoutait plus de l'aimer en retour.

Au-dehors, un léger souffle fit bruissier les feuilles, et la fée qui portait au front une étoile d'or s'envola au travers des arbres.

